

# LE GÉNÉRAL MOREAU

## SOUVENIRS DE SON AIDE DE CAMP

### LE COLONEL RAPATEL

---

La personne du général Moreau, le vainqueur de Hohenlinden et le rival malheureux de Bonaparte, est d'un trop haut relief pour que des documents qui jettent sur elle une certaine lumière, passent inaperçus. La double liasse qui est arrivée à notre connaissance provient de son aide de camp, le fidèle Jean-Baptiste Rapatel. Rien de plus direct que la « tradition » de ces papiers. De Jean-Baptiste Rapatel ils sont passés à sa sœur et légataire universelle, M<sup>me</sup> Hüe. Le petit-fils de celle-ci, M. Henri Hüe, étant décédé sans postérité, sa veuve a transmis les précieux dossiers partie aux archives d'Ille-et-Vilaine (1), partie à M. le colonel Loysel partie à M. le colonel Duburquois. C'est à l'obligeance de ces deux officiers supérieurs que je dois la communication des documents inédits que je vais livrer pour la première fois au public. Mon rôle va se borner à les coudre bout à bout en les éclairant par des notes succinctes. On n'attend pas de moi que je répète ici ce qui a été dit maintes fois sur cette grande question (2).

(1) Il en a été publié treize pièces par René Gandilhon, dans la *Revue historique*, tome 191 (1941), pp. 276-284, sous le titre *Documents inédits sur le général Moreau*.

(2) Outre les ouvrages généraux de THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Louis MADELIN, même titre, de Georges LEFEBVRE, *Napoléon*, 2<sup>e</sup> éd., 1941 (collection Halphen et Sagnac), de G. WEILL, *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*, paru en 1919, j'ai utilisé le livre d'Ernest DAUDET, composé d'après les archives de M<sup>me</sup> de Courval, fille unique de Moreau, *L'Exil et la mort du général Moreau*, 1909. A titre de source je citerai : Alphonse DE BEAUCHAMP, *Vie politique, militaire et privée du général Moreau... avec des pièces justificatives*, Paris, 1814. BRETON DE LA MARTINIÈRE, *Proscription de Moreau ou relation... du Procès de ce général*, Paris, 1814. Paul de SVININE, *Détails sur le général Moreau*, Paris, 1814, avec un portrait du général par l'auteur du livre

## I

## UNE FAMILLE DE DIX-HUIT ENFANTS

Jean-Baptiste Rapatel aide de camp de Moreau appartenait à une famille rennaise de dix-huit enfants. Le grand-père Jean-Marie Rapatel chirurgien décéda le 22 octobre 1743, à Jugon, âgé de trente-deux ans. Il avait épousé Thérèse Toulmouche dont un frère, Julien-Joseph Toulmouche, chirurgien de la marine, fit partie du conseil de famille des enfants Rapatel en 1794 (3).

Le père, Jean-Michel Rapatel, était, lors de son mariage, maître en chirurgie de la ville de Rennes ; en 1782 il se qualifie professeur et démonstrateur en chirurgie et, en 1786, professeur au Collège royal de chirurgie. Il épousa, le 27 janvier 1766, Jeanne-Françoise Beauvais, née en 1749, fille de Pierre Beauvais, notaire et procureur à Saint-Malo, mort en 1758 des blessures reçues à la bataille de Saint-Cast, et de Jeanne-Marguerite Chenu. Le ménage Jean-Michel Rapatel habitait à Rennes, rue Beaumanoir, maison de M. Lodin, procureur à la cour, et, depuis 1768, maison de M. de la Croix-Hérpin, négociant.

Le livre de raison calligraphié où Jean-Michel Rapatel a enregistré ponctuellement la naissance de ses dix-huit enfants, s'ouvre par des *Conseils d'un père à ses enfants*, qui nous montrent dans quels principes il les éleva :

« Mes chers enfants. Il y a un Dieu et il n'y en a qu'un. Il luy faut donc un culte et il ne luy en faut qu'un. Le meilleur qu'on puisse luy rendre, c'est de suivre exactement ce que nous prescrit la religion chrétienne, catholique, apostolique et romaine. Elle est de toutes les religions... la seule

(3) Au même conseil appartenait René-Suzanne Toulmouche, demeurant à Nantes, oncle paternel à la mode de Bretagne des mineurs. Thérèse Toulmouche avait un autre frère, Pierre-François, maître en chirurgie et lieutenant du premier chirurgien du roi au collège de chirurgie de Rennes, parrain de Jean-Marie-Pierre Rapatel en 1767. Sur les chirurgiens Toulmouche et Rapatel, voir PETIT, *Annales de Bretagne*, t. II, 1886, p. 280 et s. et P. HARDOÛN, *Histoire de la Communauté des maîtres chirurgiens de Rennes*, ms.

bonne. Voyez sur cela les *Pensées théologiques* du Père Jamin, les *Fondements de la foy*, les *Conférences* de M. Beurrier, l'abbé Bergier et tant d'autres auteurs qui ont écrit pour elle (4). Si, par malheur... quelques-uns de mes enfants doutoient de la vérité de notre religion sainte, qu'ils voulussent s'ériger en philosophes modernes, en prétendus esprits forts, je les prie... de comparer les écrits de nos prétendus esprits forts avec ceux de ces respectables et saints écrivains qui les ont combattus.

« Vous avez tous le bonheur de porter le saint nom de Marie, mes chers enfants, c'est une attention que j'ay toujours eue de demander qu'on voulût bien joindre le sien à ceux qu'on voulait vous donner.

« Servez votre patrie, vous luy devez tout, après Dieu. Vos biens, votre liberté, vos vies mêmes, vous devez tout sacrifier pour elle.

« Servez votre Roy, aimez-le. Dieu vous l'ordonne, comme bon Français vous le devez. [Ajouté ensuite de sa main : « Il n'existe plus *Requiescat in pace*. Il n'en est plus « en France. Vive la République, son unité, son indivisibilité. »]

« Aimez vos père et mère.. Il n'en est pas un de vous, mes chers enfants, pour lequel votre mère ne se soit levée deux ou trois cents fois et plus dans sa vie, lorsque, la nuit, elle vous soupçonnoit la moindre indisposition. Je l'ay vue se lever jusqu'à huit fois pour une nuit.

« Allez tous les jours à la messe autant que vos affaires vous le permettront... Ce petit recueil n'est fait que pour vous, en forme de testament. Soyez béni, ô mon Dieu, pour m'avoir donné autant d'enfants. »

Nous n'énumérerons pas tous ces dix-huit. La liste se clôt par cette notice : « Ma femme accoucha au terme de sept mois, le 12 novembre 1789, d'une fille qui ne vécut

---

(4) Dom Nicolas JAMIN, bénédictin, *Les Pensées théologiques relatives aux erreurs du temps*, 1769. Vincent-Toussaint BEURRIER, prêtre eudiste, *Les Conférences ou discours contre les ennemis de notre sainte religion*, 1779. Abbé Nicolas-Sylvestre BERGIER, *Le Déisme réfuté par lui-même*, 1765 ; *La certitude des preuves du christianisme*, 1767 ; *L'Apolo-gie de la religion chrétienne*, 1769. J'ignore l'auteur des *Fondements de la foy*.

qu'une demi-heure et qui eut le bonheur d'avoir le baptême. »

Le digne et pieux Jean-Michel Rapatel mourut lui-même le 11 septembre 1793. Il laissait dix enfants vivants. Deux d'entre eux étaient au loin : l'aîné, Jean-Marie-Pierre Rapatel, né le 11 octobre 1767, chirurgien aide-major à l'armée de la Moselle, qui fut pourvu, le 16 septembre 1803, par l'École de Médecine de Paris, du diplôme de docteur en chirurgie et mourut à Rennes, le 21 mai 1843, veuf de Thérèse-Catherine Bégut. Son frère, Marie-Pierre-Olivier Rapatel, né le 25 avril 1771, était à Laon, chirurgien aide-major de l'armée, lui aussi.

Les huit autres enfants, tous nés à Rennes comme les deux précédents, résidaient encore auprès de leur mère. Je les énumère. Il y avait sept garçons et une seule fille :

Joseph-Marie, né le 20 octobre 1768, Il devint ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. Levot lui a consacré un article de sa *Biographie bretonne* (5).

François-Suzain-Marie (6), né le 2 avril 1773. A vingt ans, il était capitaine adjoint aux adjudants généraux de l'armée des Côtes. Son brevet de chef de bataillon signé du ministre Schérer et du directeur Carnot, le 2 août 1797, le qualifie d'aide de camp du général Sainte-Suzanne et détaille sa rapide carrière : volontaire au 1<sup>er</sup> bataillon d'Ille-et-Vilaine, le 10 septembre 1791, sous-lieutenant d'infanterie le 31 mai 1792, nommé lieutenant, le 1<sup>er</sup> mai 1793, par les représentants du peuple délégués à Mayence lors du blocus, enfin capitaine-adjoint à l'état-major de l'armée de l'Ouest, nommé le 1<sup>er</sup> août 1793, sur la présentation du général Haxo. C'est lui qui devint adjudant général, c'est-à-dire chef d'état-major de Moreau.

Augustin-François-Marie, né le 18 juin 1775, chirurgien à la suite des hôpitaux ambulants de l'armée. Il devint colonel de dragons, maréchal de camp en 1813, commandeur de la Légion d'honneur et baron en 1822. Il mourut en 1859 après avoir épousé Jeanne-Félicité Vatar puis Cécile-Aglé Moutonnet.

(5) En 1857, tome II, p. 696.

(6) Sa marraine s'appelait Suzanne.

Jean-Baptiste-Marie, né le 16 juin 1776. C'est l'aide de camp du général Moreau dont nous publions les souvenirs.

Louis-Marie, né le 28 juillet 1780.

Paul-Marie, né le 13 mars 1782. Il fit campagne avec Joseph Bonaparte en Italie puis en Espagne, devint lieutenant général, pair de France et baron. Il commanda en chef l'armée d'Algérie en 1835. Levot a écrit sa biographie (7). De son mariage avec M<sup>me</sup> Boutet-Destouches naquit une fille unique Pauline-Thérèse qu'épousa son cousin germain François Hüe.

Prosper-Marie, né le 24 juillet 1784, devint colonel d'artillerie et finit sa carrière à Rennes où il mourut le 15 novembre 1862. Il épousa Charlotte Ganzin.

Enfin une seule fille, Jeanne-Marie-Anne Rapatel, née le 12 juillet 1778, mariée à Jean-Baptiste Hüe et mère de François-Charles-Marie Hüe, professeur à la Faculté de Droit de Rennes, qui épousa sa cousine germaine Pauline, fille de Paul Rapatel.

Tous ces orphelins de 1793 furent placés sous la garde d'un conseil qui comprenait, entre autres, le frère du décédé, nommé Joseph-François Rapatel, notaire à Rennes, dont la vie se termina le 14 mars 1808.

Ainsi la mort de Jean-Michel Rapatel laissait sur cette terre neuf représentants masculins de son nom.

## II

### CARRIÈRE MILITAIRE DE JEAN-BAPTISTE RAPATEL

Au lendemain de la mort de son père, dès le mois de septembre 1793, Jean-Baptiste Rapatel, s'engagea en qualité de sergent-major dans la 6<sup>e</sup> compagnie du bataillon de Brest. Mais, dès le 8 décembre suivant, il fut congédié « n'étant pas de la réquisition ». Il n'avait que dix-sept ans.

Il prit sa revanche en s'embarquant, quelques semaines plus tard (le 26 février 1794) comme chef timonier sur l'*Impétueux*, vaisseau de guerre. Fait prisonnier par les

(7) Ouvrage cité, t. II, p. 697.

Anglais dans le combat du 1<sup>er</sup> juin 1794, il resta en captivité jusqu'au 9 août 1795.

Un an après, le 29 août 1796, il prit du service, avec le grade de lieutenant, dans le régiment d'infanterie O'Méara. Le 21 novembre, un ordre du général Hoche le versa dans le régiment des chasseurs à cheval de Lamouroux (7<sup>bis</sup>). Le même jour il fut embarqué pour l'expédition d'Irlande sur le transport *Nicodème*. Mais, après cinq jours passés dans la baie de Bantry, ce bâtiment le ramena à Brest (12 janvier 1797). Il jouait de malheur.

Breveté à titre provisoire par le général Hardy, le 14 août 1798, il fit encore partie de l'expédition de ce général, mais fut capturé par les Anglais, une seconde fois, sur le *Hoche* (18 octobre 1798). Le 4 mars suivant, il fut libéré par voie d'échange.

Incorporé au 16<sup>e</sup> régiment de chasseurs dès le 16 février 1799 (avant sa libération officielle), il fut promu capitaine le 29 septembre. Enfin, le 13 décembre 1799, sur la demande de son frère François-Suzain-Marie Rapatel, adjudant général à l'armée du Rhin, Jean-Baptiste lui fut adjoint et fit à ses côtés les glorieuses campagnes de Moreau en l'an VIII et en l'an IX qui trouvèrent leur couronnement dans la victoire de Hohenlinden, le 3 décembre 1800.

Il fut alors détaché, sous les ordres du général Leclerc, à l'armée de Saint-Domingue. Il y conquist le grade de chef d'escadron (18 novembre 1802) ; un sabre d'honneur lui fut décerné pour sa belle conduite à la prise de Fort-Dauphin.

De retour en France, il fut nommé par le maréchal Berthier à l'état-major du camp de Saint-Omer (1<sup>er</sup> février 1804). On rêvait, une fois de plus, de débarquer en Angleterre.

Alors éclata dans la carrière de Jean-Baptiste Rapatel un coup de tonnerre. Le général Moreau fut arrêté le 15 février 1804. Le 20, l'adjudant général François Rapatel écrivait à un camarade : « Je suis proscrit et serais arrêté si je n'eusse eu le bon esprit de me cacher. Comme mon général j'aurais été conspirateur et, par miracle, j'eusse, comme lui, conspiré avec Georges Pichegru, moi qui aime tant ce qui

(7<sup>bis</sup>) Voir *Annales de Bretagne*, t. XXXVIII, p. 491.

est royaliste et despote ! Si, par malheur, il était condamné à la déportation ou autre chose, je le suis partout... » (8).

Ces sentiments étaient exactement ceux de son frère Jean-Baptiste. Mais il n'échappa pas à l'arrestation qui frappa, en bloc, les officiers de l'ancien état-major de Moreau.

Son incarcération ne dura que quelques jours, mais son avenir était brisé. Le 25 février 1804 il demanda au maréchal Berthier, et sa requête fut appuyée par Louis Bonaparte, d'obtenir son traitement de non-activité. Après la condamnation de Moreau, qui est du 9 juin, l'empereur refusa de rappeler le chef d'escadron Rapatel à l'activité. Celui-ci demanda à toucher sa solde à Rennes, mais on l'invita à résider à Nancy sous la surveillance de la police. Cette contrainte fut levée le 27 décembre 1804. Mais, le 3 avril 1805, le prince Louis Bonaparte, qui le protégeait, reçut une réponse décourageante : Jean-Baptiste Rapatel ne serait pas rappelé à l'activité et ne recevrait que le maigre traitement de réforme (9).

### III

#### DÉPART POUR L'EXIL

Condamné à deux ans de prison, le général Moreau avait été gracié par Napoléon à condition de se cacher aux Etats-Unis. Mis en liberté le 13 juin 1804, l'illustre général banni prit la route d'Espagne, passa par Barcelone, en juillet, puis séjourna dans le port de Cadix et aux environs, depuis le mois d'août. C'est de Cadix qu'il s'embarqua, le 4 juillet 1805, à destination de Philadelphie.

Alors qu'il était encore sous l'œil de la police, Jean-Baptiste Rapatel écrivit, à deux reprises, à son général. La

---

(8) Lettre publiée par E. Daudet, p. 45. Daudet fait erreur en donnant à Augustin Rapatel la qualité d'adjudant-général de Moreau, qui appartenait à son frère François.

(9) Les renseignements sur la carrière de J.-B. Rapatel sont tirés des archives du Service historique de l'armée. Je les dois à l'obligeance du distingué archiviste M. Marc-André Fabre.

première missive ne parvint pas à son adresse, mais la seconde, écrite le 6 septembre 1804, fut plus heureuse. On possède la réponse de Moreau, datée de Chiclana-de-la-Frontera, près Cadix (10), le 27 novembre 1804. En voici le texte :

« Mon cher Baptiste, j'ai seulement reçu, il y a trois jours, votre lettre du 19 fructidor, timbrée de Marseille, il paroît qu'elle a été bien longtemps en route. Croyez que je suis bien sensible à la preuve d'attachement que vous me donnez en voulant venir me joindre; mais je ne puis et ne dois point vous le permettre. Vous vous devez, mon cher Baptiste, à votre famille, à votre patrie et à votre carrière qui n'est que commencée. Que feriez-vous avec de malheureux proscrits, sans azile assuré, échappés comme par miracle à une épidémie affreuse et à la veille d'aller en Amérique chercher le même danger (11). Si j'avois à vous offrir quelque agrément et quelque aisance pour le moment ou pour l'avenir, croyez que je n'aurois pas attendu que vous m'eussiez demandé à m'accompagner, je vous y aurois invité moi-même.

« Il paroît que la guerre va s'allumer au Nord (12), je ne doute pas que vous ne vous y distinguiez comme vous avez toujours fait jusqu'à présent et que votre bonne conduite ne détruise bien vite les préventions qu'a pu fonder le gouvernement sur le malheur que vous avez eu de faire la guerre avec moi.

« Adieu, mon cher Baptiste, donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, croyez qu'elles me feront bien plaisir par l'attachement que je vous porte et quand vous verrez quelqu'un de votre famille (13), rappelez-moi à son souvenir. Ma femme est bien sensible au vôtre et me charge de vous dire bien des choses. Je vous embrasse. — V. MOREAU.

(10) Je dois l'identification de ce lieu à mon collègue, M. Maurice Lombard, ancien membre de l'Institut français à Madrid.

(11) Allusion à l'épidémie de fièvre jaune qui sévissait à Cadix où elle avait été apportée par un navire américain. E. DAUDET, o. c., p. 111 et 113.

(12) Allusion aux projets de Napoléon contre l'Angleterre.

(13) Allusion à l'ancien adjudant-général de Moreau, François Rapatel.



« Je n'ai pas reçu la première lettre que vous m'annoncez. »

Baptiste ne se résigna pas à suivre les conseils de son ancien chef et ne tarda pas à faire des démarches pour le suivre. Il se tourna vers le célèbre héros français de la guerre d'Indépendance, qui, depuis le 18 brumaire, vivait retiré en son domaine de la Grange en Brie (14), s'adonnant à l'agriculture, mais entretenant ses amitiés américaines, bien qu'il eût refusé d'être l'ambassadeur de Bonaparte aux Etats-Unis.

Nous possédons trois réponses de Lafayette à Baptiste Rapatel, que je classe comme il suit :

« Auteuil, dimanche matin [1805 avant le 21 août].

« Je serai, tous les jours, charmé de vous voir, Monsieur, et ma famille partage bien ce sentiment. Mais, s'il vous convient de venir déjeuner ici demain, à dix heures, vous trouverez vos lettres prêtes. Heureux si elles peuvent vous être utiles et vous témoigner les sentiments d'estime et d'attachement que je vous ai voués ! Je vous souhaite le bonjour de tout cœur. — LAFAYETTE.

« A Monsieur Rapatel, rue du Helder, n° 20, à Paris. »

« La Grange, 2 vendémiaire [24 septembre 1805].

« Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, Monsieur, j'ai fait mon voyage au Mont-d'Or et dans les montagnes de Haute-Loire. C'est en arrivant, avant-hier, ici que j'ai trouvé vos deux lettres des 3 et 25 fructidor [21 août et 12 septembre 1805]. Il me faut trois ou quatre jours pour faire votre commission ; mais je ne veux pas en perdre un pour vous expliquer le retard de ma réponse et renouveler l'expression de mon bien sincère attachement. — LAFAYETTE.

« A Monsieur Rapatel. »

---

(14) La Grange-Bléneau, commune de Courpalay, c<sup>en</sup> de Rozoy-en-Brie, arr. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

« 10 Vendémiaire [2 octobre 1805].

« Je vous ai mandé, Monsieur, qu'en arrivant des montagnes de Haute-Loire à la Grange, j'y avois trouvé deux lettres de vous auxquelles je me suis empressé de répondre ; mais il a fallu quelques jours pour avoir le passe-port américain. Le général Armstrong (15) l'a livré ce matin, dans les meilleurs termes qu'il puisse employer, et je l'ai porté chez le consul des Etats-Unis qui m'a promis qu'il serait expédié de très bonne heure. Il pourra partir par la poste de demain. Je retourne à la Grange où j'aurai grand plaisir à recevoir de vos nouvelles. Agréez mes vœux pour votre bonheur et mon bien sincère attachement. - LAFAYETTE.

«[Au bas :] Monsieur Rapatel. [Au dos :] A M. Rapatel. »

Nanti de son passe-port et de lettres de recommandation venant de haut lieu, Baptiste Rapatel n'avait plus qu'à voguer vers l'Amérique. Une note de la main de sa sœur nous découvre la date précise de son embarquement : « Baptiste a mis à la voile le 7 octobre 1805. »

Avant de quitter la France, il écrivit à sa sœur, M<sup>me</sup> Hüé :

« Je suis parti sans faire mes adieux à personne, ma chère Jeanne-Marie. Excuse moi donc auprès de tout le monde de ma famille. Il n'est pas certain encore que je parte pour l'Amérique. Tout dépendra des circonstances. Cependant je ferai mon possible pour que cela soit. Je me dois à celui qui m'a inspiré le premier l'idée d'entreprendre ce voyage ; et les mesures que j'ai prises doivent me mettre à même de réussir dans tout ce que j'ai projeté. Je te laisse, ci-joint, une procuration que tu remettras à mon oncle (16) pour faire enregistrer. Tu en useras, ma chère, comme pour toi.

« Je te donnerai de mes nouvelles autant que possible. Ne

---

(15) Ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

(16) Le notaire Joseph-François Rapatel.

manque pas de me faire savoir des tiennes. Je n'ai pas osé embrasser maman avant mon départ, dis-lui combien il m'en a coûté de me séparer d'elle comme cela, assure-la de mon amitié et du bonheur que j'aurais de lui témoigner tout ce que j'éprouve. Embrasse Minou et Félicité et ma bonne maman Beauvais.

« Je te recommande de parler souvent de moi à François (17). Tu sais, ma bonne Jeanne-Marie, comme je l'aime. Ne manque pas de lui dire tous les jours que son tonton Baptiste pensera toujours à lui, et sois bien convaincue, toi, que mon plus grand bonheur sera de te le prouver. Adieu. — J.-B<sup>te</sup> RAPATEL.

« Je t'écrirai aussitôt que je serai parti, tu sauras de mes nouvelles chaque fois que je pourrai écrire.

« [Au dos :] Jeanne-Marie, Rennes. » (18).

## IV

## SÉJOUR AUX ETATS-UNIS

Débarqué aux Etats-Unis Jean-Baptiste Rapatel utilisa les lettres bienveillantes que lui avaient confiées Lafayette et le général Armstrong. Le 6 février 1806 il les adressa au général Dearborn qui, de Washington, le 17 février, lui envoya, avec empressement, de l'eau bénite de cour.

« Dear Sir. Your letter of the 6th instant has been duly received, including one from the marquis Lafayette

(17) Le fils de M<sup>me</sup> Hüe était né en 1803.

(18) Au dos se lisent les indications suivantes, probablement de la main de M<sup>me</sup> Hüe. Les dates se réfèrent, je suppose, à la réception des lettres de J.-B. Rapatel par sa sœur : « Près de Pittsburg sur l'Ohio [c'est la résidence de Moreau, Morisville] ; M. Dupont de Nemours, à New-York ; M. Joseph Keromann, négociant à New-York, MM. Petit et Bayard, négociants à Philadelphie. Toujours sous enveloppe. 16 frimaire (7 décembre 1805), 27 janvier 1806, 1<sup>er</sup> mars, 4 mai par Bordeaux, 15 mai par Nantes, 2 octobre 1806, 8 février 1807, 14 novembre ; 1808, 2 janvier, 24 février, 12 mai, 30 octobre ; 1809, 1<sup>er</sup> mai, 9 octobre, 24 novembre, 18 décembre ; 1810, 2 mars, 10 avril, 28 juin, 20 août, 11 septembre, 24 décembre ; 1811, 15 janvier, 1<sup>er</sup> juin, 10 juillet, 15 août ; 1812, 28 janvier, 14 mars, 19 mars, clef [sic]. 20 juillet, M<sup>me</sup> M [Moreau], 4 novembre, Baptiste. »

and one from General Armstrong. I hope, Sir, you have had the pleasure of meeting your worthy friend General Moreau and his family in good health and as happy as they could be in any country except their native one. The letters from the marquis Lafayette and General Armstrong cannot fail of producing the most favourable impression in favour of yourself. My respect and esteem for the marquis, my old companion in armes, cannot fail of commanding my respect for a gentleman in whose happiness he so wormly interests himself as he has in your own, and I have only to regret that I have not at present the means equal to my inclination, to offer you such employment as would be most agreeable to you. But unless we should be so unfortunate as to be involued in war, I can think of no employment in my power to propose to you, which would be acceptable.

« Permit me, Sir, to request you to present my most respectfull esteem to General Moreau. With sentiments of esteem, I am, Sir, your humble servant. — H. DEARBORN.

« [Au bas :] C<sup>o</sup> Rapatel. »

L'adresse de ce document est la première mention que j'aie rencontrée du grade de colonel porté depuis par Baptiste Rapatel. Cette promotion *honoris causa* fut tout ce qu'il recueillit de son contact avec l'ancien compagnon d'armes de Lafayette.

Renonçant aux armes, il se tourna vers le commerce. Les cinq missives qui vont suivre nous renseignent sur ses entreprises, ses rêves et ses déboires. Elles complètent celles qui ont déjà été publiées sur cette phase de sa vie et elles ont l'avantage d'être datées.

La première résidence de Rapatel fut à Zélinople, près de Pittsburg, en Pensylvanie. C'était dans le même Etat que demeurait Moreau, à Morisville. Rapatel habita ensuite à Baltimore.

« Winchester, Virginia, november 6, 1807.

« My dear Sir. For some weeks I left Pittsburgh, Mr Brelin had not arrived, however I have no doubt but you saw him and received your cash. I have been here atten-

ding on a sick daughter and wishing most anxiously to take her home. Poor Betsy has been on the brink of the grave. She is somewhat better, but by no means in tolerable health. I shall return to Pittsburgh in a few days where I expect to meet letters from my friend Rapatel. Morgan is here with me, he writes to you by Mr Cezeron. I pray you to excuse his negligence at Richmond which was in consequence, not of want of respect and esteem but because he was occupied and interested by the circumstances around him.

« I can safely say that I have seldom felt as much interest for a stranger as for M. Rapatel therefore. I pray you, if you see an occasion in which I can be useful to you that you will point it out, particularly if you should have an inclination to settle finally in our town or vicinage. I desire you will not suffer the circumstances (which I know hurt your feelings at your departure) to have any effect on you. We can easily settle and silence it and probably turn the tables on the rascal who caused the report.

« I mention this thing thinking it probable that the unparalleled success of Napoleon and the general peace on the continent of Europe may determine you in favor of a permanent settlement in the U. States.

« When I left Pittsburgh I had heard nothing from General Moreau. I donot think he was at Niagara, as I saw several travellers from that place who knew nothing of it.

« In Pittsburgh there was nothing new. The count d'Hapart of the noble family of St Leger (19) and officer of the royal guards and an intimate associate, as he said, of the good but infortunate Louis XVI, will be able to writ a history of the american goals : he was confined in Pittsburgh some time, then sent to Philadelphia where I suppose he is now in goal and, on account of his violance, he slept in a prison every night of this journey viz. at Greensburgh, Bedford, Macconnels town, Carlisle, Lancaster, etc. He is a strange fellow but I believe they dealt with him rather severaly.

---

(19) Moreau parle aussi de M. de Saint-Léger dont il dit recevoir des missives « assez drôles ». Lettre du 24 février 1807 adressée à B. Rapatel, à Pittsburg, Pensilvania (Gandilhon, n° III).

« I have just heard that the baron Miller is arrived in America. Have you seen him ?

« Give my respects to Mr Louis and believe me to be with attachment and respect your friend and willwisher. — Presley NEVILL.

« [Au dos :] Mr J. Baptist Rapatel, Mr Cezeron, Baltimore.»

Dans cette lettre Presley Nevill parle de Morgan, qui était, je crois, son fils. Voici une lettre de ce dernier, écrite en français. Le nom même du signataire est francisé :

« Pittsburgh, juin 10th 1808.

« Mon cher Rapatel. Je suis bien fâché en lisant votre lettre à mon père de trouver que vous allez rester quelque temps à Nashville ; j'avois chéri l'idée que j'aurois le plaisir de votre société à Pittsburg, pendant l'été, et j'étois bien surpris d'entendre votre détermination de vous fixer à Tennessee. Votre première lettre dont vous parlez dans la seconde, n'étoit pas reçue par mon père, elle étoit perdue ou déplacée en quelque office. C'est pourquoi nous ne savions pas votre intention de vous établir même pour un jour à Nashville. Au lieu d'y être, nous crûmes que vous étiez sur la rivière Ohio, sur la route à Pittsburg, et aussi c'est pourquoi je vous ai embarrassé d'une de mes lettres.

« J'ai pensé sans cesse à votre voyage : dans l'imagination je vous ai vu, mille fois, dans votre bateau, montant le Mississipi, je pouvois voir les musquitoes [moustiques] qui vous piquoient, et je croyois vous entendre jurer avec toute la violence d'un homme qui est attaqué par un ennemi qui se batte à l'abri d'une embuscade, quelquefois je riois, mais plus souvent vos tourments sur cette rivière infernale m'ont inspiré de la pitié. Je sais pas quelle espèce d'animaux sont ces vilains musquitoes ; j'ai été asoujetti à leur pouvoir et j'en porte les preuves jusqu'à ce moment sur les jambes. Je vous félicite d'avoir évité la mort dans leur territoire.

« Limms avec sa femme s'est établi à Alexandrie, il a déjà commencé la vie comme mari ; il me semble que le premier

mois de mariage continue avec lui encore, il joue encore l'amant quand la nouveauté est finie. Peut-être il deviendra industriel, à présent il est dans toute la paresse voluptueuse d'un jeu amoureux.

« Betsey n'est pas encore rétablie, elle a quelquefois des paroxysmes qui sont affligeants ; mais elle se porte infiniment mieux que quand vous étiez à Pittsburg. A présent elle a un assez bon appétit et elle peut s'amuser beaucoup en promenant. J'espère qu'en peu de mois, elle sera parfaitement rétablie.

« Je suis bien aise que vous êtes content de M<sup>me</sup> Bell, il y a longtemps que je ne l'ai pas vue, mais autrefois j'étais diablement amoureux d'elle. Elle n'était jolie, mais vous sçavez très bien qu'il y a quelque chose dans l'amour qu'on ne peut pas expliquer. J'ai aimé mille femmes : quelques-unes étoient supérieurement belles, mais, pour les autres, je ne pouvois vous dire pourquoi je les aimois, je pouvois vous dire seulement que je les aimois et dans l'amour (où il y a très peu raison), cela suffit.

« Mon père a reçu une lettre du Général Moreau depuis son arrivée à New-York. Il se portoit très bien. Frenière (20) fut avec lui.

« Je vous prie, vendez vos marchandises et venez vous établir à Pittsburg. Je vous assure que vous avez plus d'amis ici que dans aucun autre endroit dans l'Amérique. Au moins ils sont plus sincères. Venez donc et quittez cet vilain pays où vous êtes. Faites mes compliments à M<sup>mes</sup> Bell, Butler et à M<sup>mes</sup> Butlers. Je suis vraiment votre ami. —  
Morgan NEVILLE.

« [Au dos :] M. Rapatel, Nashville, Tennessee. »

Les trois lettres qui suivent nous montrent le « colonel » Rapatel entreprenant de grands voyages et plein d'espairs.

« A bord du briq *Amiens*, le 20 décembre 1809.

« J'envoie cette lettre à New-York à *Frenière* pour te faire parvenir par la première occasion.

---

(20) Secrétaire de Moreau.

« Je suis à bord de mon navire. Je pars pour *Madère* (21), au delà je me rends sur la côte d'Afrique et je retourne aux Etats-Unis. Me voilà enfin relancé dans ma première carrière (22). Puisse-t-elle être aussi avantageuse pour moi que celle que je viens de quitter, c'est-à-dire puissai-je y parvenir comme je suis parvenu dans l'autre et je me croirai heureux ! La fortune n'étant plus que la gloire après laquelle je cours, je pense que, si je gagne une cinquantaine de mille gourdes (23), je serai aussi avancé dans mon nouvel état que je l'étois dans l'autre lorsque je l'ai quitté.

« Aussitôt ce voyage fini, je dois devenir planteur sur le Mississipy, ou en entreprendre un autre sur un navire de quatre cents tonneaux pour l'Isle de France. Tu vois, mon amie, que de colonel on peut devenir capitaine de vaisseau quand on a de l'aptitude à tout faire pour se rendre indépendant.

« Adieu, ma bonne amie, mes amitiés à ma bonne mère, à maman Beauvais, à tous mes frères et belles-sœurs, amis ou amies et un baiser à mon François que je te demanderai, si je deviens riche et si la conscription continue en France. Ton ami. — J.-B. RAPATEL.

« [Au dos :] Madame Hüe chez M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Rapatel. A Rennes.

« Le 14 janvier Baptiste était à Madère bien portant. — J.-B. HÜE. »

Il écrit à sa mère :

« Je n'ai que le tems, ma bonne mère, de vous donner de mes nouvelles. Il y a si longtems que je vous ai écrit que je ne sais ce que vous devez penser de moi. J'ai beaucoup voyagé depuis un an et vais encore entreprendre un autre voyage très long et assez pénible, mais il y a de l'argent au bout et voilà où se borne aujourd'hui mon ambition, pour-quoi ne l'ai-je pas eue plus tôt ?

(21) Moreau fait allusion au voyage de Rapatel à Madère dans une lettre qu'il lui adresse à Baltimore, le 21 mars 1809 (Gandilhon, n° VI).

(22) Allusion au début de sa carrière dans la marine.

(23) Piastres gourdes, monnaie d'argent d'origine espagnole.



« Je ne puis pas dire encore avoir gagné de l'argent depuis que je suis dans les affaires, mais j'ai fait mieux, car, sans en perdre depuis deux ans, j'ai acquis beaucoup et je suis certain que je trouverais sur New-York, Philadelphie, La Nouvelle-Orléans et Baltimore des crédits très conséquents.

« Je vais aller à New-York dans peu de jours pour voir le Général, Madame et Frinière, ils ont des lettres de France pour moi, j'espère qu'elles sont de vous. Il y a près de dix-huit mois que je n'ai eu de vos nouvelles.

« Adieu, ma bonne mère, je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime, vous, ma Jeanne-Marie, son fils et ma bonne maman Bauvais. Amitiés à Minou et à Jean-Marie. Dites-leur de m'écrire.

« Si Joson a reçu des marchandises pour moi, comme on me le mande, engagez-le à les faire passer le plus tôt possible, mais qu'il fasse bien attention qu'elles ne soient pas détériorées avant de les embarquer ; d'ailleurs Carbonet lui donne sans doute des détails à ce sujet.

« Je vais, si l'embargo se lève, aller à l'Isle de France, c'est du moins mon seul désir, parce que ces voyages rapportent beaucoup, et je ne doute pas qu'on me confie une cargaison.

« Adieu, je vous embrasse encore et suis pour la vie votre bon fils. — J.-B<sup>te</sup> RAPATEL.

« Des nouvelles de vous tous. »

Voici maintenant sa dernière lettre partie d'Amérique, conservée dans notre dossier, il l'adresse à sa sœur :

« New-York, 20 mars 1812.

« Je ne te dirai qu'un mot, ma bonne amie, étant pressé de remettre ma lettre à une occasion sûre. M<sup>me</sup> M. [Moreau] t'envoie du café cette semaine. Dieu veuille qu'il n'ait pas le sort de celui que je t'avois fait passer !

« Au 1<sup>er</sup> d'avril j'entre en possession des moulins (24).

(24) Moreau, dans plusieurs lettres à Rapatel lui parle de la gestion de ses moulins (Gandilhon, n<sup>os</sup> VIII et X).

Je ne perds point de vue le plan de me réunir à toi et, si j'y fais quelque chose ou que je voye le moyen d'y gagner, tu en seras bientôt instruite et engagée à venir ici. Si j'étois à l'aise seulement, je te ferois partir de suite ; mais espérons avant dix-huit mois ou deux ans, je crois même que je mets le terme bien long, je pourrai te réunir à moi.

« Mes amitiés à notre oncle, à ceux qui ne m'oublient pas. Engage mon François à travailler, tâche de lui faire apprendre l'anglais, c'est une langue utile malgré la haine de nos deux nations, et il faut savoir l'une et l'autre ne fussai-je [*sic*] que pour disputer, car ce sont les deux seules dignes de le faire ensemble.

« Adieu, ma bonne amie, donne-moi de tes nouvelles. Je t'embrasse avec ton fils. — Ton bon BAPTISTE.

« [Au dos :] Madame V<sup>re</sup> Hüe, rue des Dames, à Rennes. »  
Timbre postal : Bordeaux.

Reçue et acheminée par I. Bonnaffé Delana, Bordeaux,  
le 12 may 1812.

## V

## AU SERVICE DU TSAR ALEXANDRE

Cette lettre respire le mystère. Ses sous-entendus s'éclairciront quand on apprendra qu'il était bien près de marcher dans une voie nouvelle. Le commerce, en somme, non plus que l'agriculture ne lui avait souri. Le général Moreau, qui était en constantes relations avec lui et qui l'entourait de sa sollicitude, écrivait, le 25 mars 1812, à un ami : « Gagner de l'argent, cela est presque impossible ici. J'en ai malheureusement l'expérience dans beaucoup de Français qui sont arrivés ici depuis peu, et, entre autres, Rapatel, qui a déjà fait beaucoup d'essais malheureux. » (25). Parlant à Rapatel lui-même le général s'exprimait ainsi : « Vous devriez soigner votre santé et tâcher d'oublier vos

---

(25) E. DAUDET, *o. c.*, p. 153.

malheurs. Je sais qu'il est bien cruel de se voir enlever de la sorte tout le fruit de ses peines... » Et une autre fois : « Nous avons été bien inquiets de votre rechute et je ne doute pas que le chagrin n'y ait sa part... Venez à Morisville et nous parlerons de tout cela. » (26).

Dégoûté du commerce même maritime, Rapatel se décida à rentrer en Europe et à rejoindre le camp des ennemis de Napoléon. Sa première démarche remonte à 1811. Il s'aboucha avec la légation qui représentait Alexandre I<sup>er</sup> à Washington. Le ministre de Russie, le comte de Pahlen, écrivit à son gouvernement que le colonel Rapatel, aide de camp de Moreau, s'était adressé à lui pour savoir s'il lui serait possible d'entrer au service du tsar. Cette dépêche est du 20 août 1811. A cette date la Russie était encore en paix avec Napoléon mais une ardente concurrence diplomatique préparait la guerre qui éclata l'année suivante. Le 11 décembre, Roumiantsoff, chancelier impérial, informa son agent que la prière du Français était exaucée. Le 26 mai 1812 le général Moreau écrivit à Rapatel qu'il lui envoyait son passe-port (27) et délivra une attestation ainsi conçue : « Cet officier a été employé comme mon aide de camp. C'est une bonne acquisition pour le service de S. M. Il a servi pendant toutes les guerres de la Révolution, tant sur terre que sur mer. Son frère, qui m'était particulièrement attaché comme adjudant général, le fit passer au service de terre comme plus avantageux. A beaucoup de bravoure il joint l'habitude et l'expérience des combats, qualité précieuse qu'aucune science théorique ne peut remplacer » (28).

Enfin, le 6 juin 1812, Baptiste Rapatel quitta New-York et fit route vers l'Ancien Monde.

Arrivé en Suède il vit Bernadotte, prince royal, qui l'incita à entraîner Moreau à le rejoindre (Stockholm, 25 août 1812). Il fut reçu par le tsar, le 31 août, et fut séduit comme Moreau le sera bientôt. L'empereur lui confia que ses généraux ne valaient rien et l'entretint longuement de Moreau. Puis il le mit en rapport avec le comte Armfelt,

(26) Lettres sans date d'année. Gandilhon, nos IX et X.

(27) Gandilhon, n° XI.

(28) E. DAUDET, p. 169.

Suédois qui, après avoir commandé les troupes de son pays contre la Russie, était passé au service de la Russie. Il était un partisan convaincu de l'offensive contre Napoléon.

Confirmé dans son grade de colonel, Jean-Baptiste Rapatel se rendit à Saint-Pétersbourg. C'est là que, le 18 octobre 1812, il rédigea sur papier timbré impérial russe son testament olographe (29).

« Moi, soussigné Jean-Baptiste Rapatel, colonel dans le corps des Quartiers Maîtres de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, déclare qu'en cas que je sois tué faisant la guerre au brigand de Bonaparte, je donne à ma sœur, Madame Hue, demeurant à Rennes, rue des Dames, tout ce que j'ai en argent et effets. Je prie Monsieur François Tiran, major congédié au service de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, de lui envoyer les trois malles que j'ai laissées chez lui en partant de Pétersburg.

« Je déclare aussi qu'en cas de mort M. de Saint-Aubin (30) me doit deux mille roubles, que M. François Tiran est chargé de réclamer sur le billet ci-joint, et prie de faire passer à ma sœur, Madame Hue, rue des Dames, à Rennes, en l'assurant de mon amitié jusqu'à mon dernier moment.

« Pétersburg, 18 octobre 1812. — J.-B<sup>e</sup> RAPATEL.

C'est à Saint-Pétersbourg que Rapatel dut recevoir une violente diatribe de Moreau contre Bonaparte, sous forme de lettre à son ancien aide de camp et datée de New-York le 11 février 1813 (31).

Celle que Baptiste reçut du C<sup>te</sup> Armfelt jette un jour très clair sur le rôle que les Alliés réservaient à Moreau. Elle est longue, mais d'une grande portée.

---

(29) A la même époque appartiennent probablement des cartes de visite sur bristol mauve à encadrement gaufré, ainsi libellées en calligraphie manuscrite « Le Colonel Rapatel ».

(30) Peut être un membre de la famille bretonne de Freslon de Saint-Aubin.

(31) Publiée, dès 1814, dans Beauchamp, *o. c.*, p. 126.

« Saint-Petersbourg, ce 1/13 mars 1813 (32).

« Mon Colonel ! Ce n'est qu'à mon retour ici, il y a quelques jours, et après avoir achevé toutes mes revues en Finlande que j'ai eu l'honneur de recevoir vos deux lettres, une du mois de janvier et l'autre du 9 février. J'ai mille grâces à vous rendre au sujet de leur contenu intéressant et, si les nouvelles que vous me donnez de votre personne eussent été un peu meilleures, j'aurois éprouvé une véritable jouissance en suivant le récit que vous faites de vos pensées comme de vos actions. Les détails de votre conversation avec Yorck (33) et sa fausse pudeur sont assez plaisants, mais ce qui est d'un grand intérêt et qui peint bien le caractère de l'homme c'est tout ce qui s'est passé entre vous et Macdonald (34). J'avoue que je le croyois moins fanfaron et meilleur François. Aujourd'hui il ne s'est montré que comme un vil esclave de Bonaparte, tenant à sa fortune comme à ses faveurs. Jamais le rôle de Monck n'a été plus aisé à jouer, si la vanité n'eût étouffé le patriotisme et le sentiment. Que voulez-vous ? mon cher Colonel, il faut se convaincre, de jour en jour plus, que les deux tiers de la génération présente est folle ou dégradée et que surtout ceux qui se trouvent en place ne sont faits que pour être... ce que le sort les a dispensés de devenir.

« Les fautes militaires qui ont été faites dans cette campagne, de part et d'autre, sont graves, il faut en convenir, mais quel est le mortel qui se seroit imaginé une série d'événements aussi extraordinaires ? Aucun général qui a l'habitude ou la crainte d'être battu n'ose hazarder tout ce qui est possible, et l'opinion que les fanfaronnades plus que le talent de Bonaparte avoient donnée de sa supériorité, nous a

(32) Le 1<sup>er</sup> mars est la date du calendrier julien observé en Russie, le 13 mars celle du calendrier grégorien suivi en Europe occidentale. A cette époque la différence entre les deux était de douze jours.

(33) Général anglais, le duc d'York (1763-1827), deuxième fils du roi Georges III, fut constamment battu de 1793 à 1799 et depuis lors resta inactif.

(34) Macdonald (1765-1840) était tombé en disgrâce pour avoir défendu Moreau lors du procès de 1804. En 1809, Napoléon le fit maréchal et duc de Tarénte. Il venait de se distinguer dans la retraite de Russie et allait le faire à nouveau en 1813 dans les batailles de Lutzen, Bautzen et Leipzig.

fait faire toutes les gaucheries qui ont empêché sa destruction entière.

« Vous ne direz pas qu'il y a peu de témérité dans l'armée russe quand une fois vous l'aurez vue couronnée de succès, bien au contraire, la présomption y étant assez commune comme le courage. On ne se rappelle que des exploits de Souvoroff et des miracles qu'opérerait ce génie puissant. On apprend bien à connaître ceux qu'on combat et trois années de guerre contre les Russes m'en ont donné une idée assez précise (35). Ce que je crains en Allemagne c'est l'indiscipline et l'esprit de pillage. Le François pille mais c'est avec ordre et systématiquement, de manière que le plus grand poids ne tombe pas sur le plus misérable. Je désirerois donc qu'on ne dépasse l'Oder qu'autant qu'il faut pour donner la main aux insurrections et que les forces principales de nos armées fussent réunies sur la Vistule afin de soutenir le soulèvement en Allemagne et faire comprendre à l'Autriche (36) ses véritables intérêts: C'est la plume qui doit aujourd'hui être plus active que la bayonnette et si on manque d'un tiers passé, les efforts qu'on a faits, les succès qu'on a eus ne serviront qu'à augmenter le mal en donnant d'autres formes dans certains pays. Je compte uniquement sur l'Empereur (37). Sa manière de voir, la justesse de son esprit, son tact, sa tête parfaitement organisée, rectifiera la sottise de ses ministres et les fautes que pourront commettre ses généraux. Sans lui, croyez-vous qu'aujourd'hui encore on aie passé la Vistule? Non certes. Sa présence a tout fait et tant qu'il est là, on ne gâtera rien que partiellement. L'administration militaire en Russie est calquée sur le reste. Jamais il n'est question que de l'intérêt personnel et des projets des particuliers. Les abus sont moindres cependant qu'ils ont été, mais ils sont énormes et cela achèvera de ruiner l'armée et le pays. L'Empereur n'en est pas dupe mais, à moins de placer des gibets comme des verstes pour le compte de messieurs les Administrateurs, il ne réussira jamais à y changer quelque chose.

(35) Rappelons que le comte Armfelt avait commandé des troupes suédoises dans la guerre faite par son pays à la Russie en 1788.

(36) L'Autriche était encore, pour peu de temps, l'alliée de Napoléon.

(37) Alexandre I<sup>er</sup>.

Au reste ce n'est pas là qu'il faudroit commencer la réforme, il faudroit aller à la source... et celle-là se trouve près de la Newa et presque intarissable comme elle. Jamais meilleur soldat n'a existé que le soldat russe, mais comme on en tue, aux hôpitaux et dans l'école des recrues ! Cela fait frémir. Nous avons ici vu cet hiver des choses, dans ce genre, qui n'ont pas de nom.

« S'il faut faire quelque chose dans l'intérieur de la France pour mettre fin à cette peur horrible qui enchaîne et avilit les François, sujets du Corse, ce n'est que par des François et un homme comme Moreau à la tête. Toute nation et tout autre homme qui mettroient les pieds en France réuniroient les esprits pour se défendre d'une oppression étrangère, enfin oseroient [?] les miracles que nous avons déjà vus. Les prisonniers français, tant ici qu'en Angleterre, n'hésiteront pas à la voix d'un chef connu, respecté et célèbre (38), au lieu qu'une toute formation qu'on voudroit leur donner sans cela pour porter les armes contre Bonaparte, pourroit, non seulement mal réussir, mais faire encore naître des discordes incalculables. J'ai, au reste, une idée, peut être fausse, mais l'Angleterre, voyant la tournure que prennent actuellement les choses, croit de sa politique de faire naître des entraves pour que la guerre ait une fin. Je connois différentes démarches de son ministère qui sont ou de la bêtise toute pure ou l'effet d'une politique infernale. Si les bien pensants en France s'aperçoivent de cela, ils aimeront mieux le despotisme que l'anarchie. En considérant avec attention les bassesses en tout genre qui entourent le Corse à Paris on n'y voit que des scènes ridicules, qu'un amalgame de gens de tout genre a fait naître et que l'habitude de la flatterie décore à sa manière.

« Je ne vous réponds rien sur ce que vous me dites de votre position particulière. C'est une destinée que tout étranger a à subir, à moins qu'il ne soit jetté dans un moment critique comme enfant perdu dans quelque entreprise qu'on considère comme impossible de réussir. C'est ainsi que [tache] on trouve moyen de se faire connaître. La campagne de ce printemps vous offrira de ces occasions,

(38) Les Alliés voulaient donner à Moreau le commandement d'un corps formé des prisonniers français. Il refusa.

ne les manquez pas et vous serez sur la scène comme vous devez y être.

« Je ne sais ce que fera la Suède, excepté une grande dépense en courrier, encre et papier. Le Prince royal (39) est parfait mais le conseil du vice-roi (40), qui ne l'écoute pas, le paralyse. Ainsi regardons tout ce qui nous vient de la Suède comme un cadeau inattendu.

« Votre paquet pour l'Amérique est parti avec un courrier espagnol. Tout ce que vous écrivez et pensez relativement à votre affaire est d'une justesse admirable. Je vous renvoie la seule lettre que j'ai trouvée pour vous ici.

« Tout ce que contient votre lettre à moi de ce que fera Bonaparte se fait précisément. Il retire tout doucement ses troupes d'Espagne, il forme des armées à Vienne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, il fait voir aux François le danger d'être assaillis chez eux, enfin toute la tactique révolutionnaire dont il possède si bien le secret. J'ai envoyé vos lettres à S. M. I. Il en tirera le parti qui convient, j'en suis certain. Mais, malgré toute ma bonne et grande opinion du Prince royal de Suède, je ne crois pas qu'il réussisse jamais à faire ce que pourrait faire Moreau puisque Bernadotte n'est plus Bernadotte mais le successeur d'un trône étranger et chef d'une armée étrangère. Pour l'homme qui réfléchit, tout cela n'est que des accessoires, mais, pour le peuple, colorie habilement on [trouve ?] (41) matière à exciter leurs passions et à en tirer un parti merveilleux. Le Prince royal fera très bien en Allemagne, il y réussira, il y dirigera l'opinion des Allemands, mais en France son nom est oublié dès qu'il ne se trouve plus sur la liste de leurs généraux. Je crois qu'il a quelques amis dans l'armée, mais vous savez vous-même que, dans notre métier, les absents ont presque aussi tort qu'à la Cour. Quant aux vœux de la nation française au sujet d'un chef sous une forme quelconque de gouvernement, je suis persuadé que les circonstances seules

---

(39) Bernadotte.

(40) Gustave IV, ayant été détrôné en 1809, fut remplacé par Charles XIII, frère de son père. C'est lui sans doute que l'on désigne sous le nom de vice-roi. Bernadotte ne devint qu'en 1814 le roi Charles XIV.

(41) Tache.



les détermineront. Comment, après tant d'agitations, de malheurs et de souffrances, croire qu'on a une idée au-dessus de celle [là] ou plus forte que de retrouver la paix et la tranquillité ? Les amis de l'ordre, les gens religieux soupirent après les Bourbons, mais aucun sacrifice nouveau [ne] se fera pour eux ou pour un homme quelconque.

« Le Prince Gortzchakoff (42) m'a promis d'écrire au Comte Wittingstien (43) en votre faveur et je me flatte que bientôt nous aurons de vos nouvelles. Ce n'est jamais, en cas pareil, que le début qui est difficile.

« Adieu, Monsieur le Colonel, recevez l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. — Le comte ARMFELT.

Le mois suivant une lettre partie d'Amérique complète nos renseignements sur la carrière nouvelle de Baptiste Rapatel auprès du tsar de Russie.

« Baltimore, le 29 avril 1813.

« Je vous ai écrit, mon bien bon ami, beaucoup de lettres par la voye de l'Angleterre à l'adresse que vous m'aviez donnée à Saint-Pétersbourg. Je vous mandois par ma dernière (partie par le packet, le *Francis-Fieling* parti d'Annapolis (44), il y a environ un mois) que j'avois reçu, presque le même jour, vos lettres de *Stockolm, Saint-Pétersbourg et Riga* (45) qui nous ont causé un plaisir extrême. Vous voilà, mon bon ami, grâce à Dieu, dans une belle position, si vous pouvez être aussi heureux que ma femme et moi le souhaitons; vous n'aurez rien à désirer.

« J'ai communiqué partie de vos lettres à vos connoissances telles que Edward Cole, Stevanç et quantité d'autres

(42) Gortschakoff, général russe.

(43) Wittgenstein, général russe.

(44) Chef-lieu du Maryland.

(45) Souligné dans le texte. Une lettre de Rapatel adressée à Moreau montre que le colonel se trouvait à Riga le 26 octobre 1812. E. DAUDET, p. 173.

Américains qui paroissent prendre un réel intérêt à ce qui vous concerne ; tous ont été enchantés de vos succès et me chargent de vous dire mille choses amicales.

« Celle-cy vous parviendra sûrement. C'est M. de Daschkoff (46) qui a la bonté de vous la faire parvenir. Vous en trouverez une de votre ami M. Frenière. Je l'ai reçue ce matin pour la joindre à la mienne. Il n'est pas de jour ou peut-être pas d'heure, mon bon ami, que nous ne pensions et ne parlions de vous. Croyez que l'éloignement et le tems n'ont [affaibli] ni n'affaibliront jamais nos sentiments pour vous.

« Je suis en ce moment dans une position pénible. J'ai M<sup>me</sup> Fissour malade d'une terrible fluxion ; depuis plus de trois semaines elle est au lit, elle a été saignée et a encore un vésicatoire derrière le col, elle n'est pas encore rétablie. Les douleurs ont cessé en partie. J'espère qu'après quelques purgations elle sera sur pied.

« D'un autre côté nous sommes à Baltimore dans une position très fâcheuse. Les Anglais nous ont bloqué d'une manière bien sévère (47). Ils ont sept vaisseaux de 74, trois frégates et 12 ou 15 brigs depuis Annapolis jusqu'à la rivière de Franchetown, de manière qu'un canot de pêche ne peut entrer ni sortir à Baltimore. La milice est continuellement sous les armes et commence à se plaindre d'un métier qui ne leur convient sous aucun rapport. L'ardeur militaire s'est bien ralentie, je vous jure, et si l'on ne considérait sa propre sûreté il y auroit bien peu d'hommes aux portes.

« Dans cette situation nous ne faisons rien : dans cette saison où je vendois l'année dernière pour 5 à 600 gourdes par jour, l'un dans l'autre, je n'en vends pas pour vingt, et cependant j'ai pour plus de 33.000 dollars de marchandises en magasin, ce qui, joint à la maladie de ma pauvre petite femme, ne me rend pas gay. Cependant je prends patience et me console comme tous les malheureux par l'espérance qui est fondée en partie sur les envoyés qui partent de ce

(46) Ministre de Russie à Washington. Il avait succédé au comte de Pahlen.

(47) Depuis 1812 la guerre avait éclaté entre les Etats-Unis et l'Angleterre, elle dura jusqu'en 1815.

paix pour traiter de la paix avec l'Angleterre, sous les auspices de votre auguste Empereur [de Russie]. Dieu veuille qu'il réussisse à terminer cette discussion ! Que de bénédictions ne recevra-t-il pas de la classe honnête des Américains et en particulier de la mienne ! Je me compte au nombre de ses admirateurs, mais s'il parvient à nous donner la paix, j'y joindrai bien sincèrement celui de bienfaiteur.

« Continuez, mon bon Baptiste, à nous donner de vos nouvelles quelle que soit votre fortune bonne ou mauvaise. Soyez bien assuré que nous partagerons toujours vos peines et vos plaisirs. M<sup>me</sup> Fissour, quoique bien faible, me charge de vous [dire] tout ce que l'amitié la plus sincère peut dicter. Vous ne devez pas douter, elle ne finira qu'avec le dernier souffle de votre sincère et bon ami. — J.-M. FISSOUR.

« Je ne sais où ma lettre vous parviendra, je l'adresse toujours chez MM. Cramer, frères, banquiers à Saint-Pétersbourg. D'après les dernières que nous avons qui vont jusques au 30 janvier il paraît que vous devés être près ou à Berlin.

« M. de Swirskoff m'a dit hier soir qu'il vous écrivoit. C'est un bon et aimable jeune homme. J'ai le plaisir de le voir ainsi que M. Daschkoff, chaque fois qu'ils viennent à Baltimore. »

Le curieux billet suivant est adressé à « Victor Galbois », probablement un prisonnier français, peut-être frère du général Nicolas Galbois, né à Rennes en 1778 et qui, comme Baptiste Rapatel, avait servi dans le régiment des chasseurs à cheval de Lamouroux puis participé à l'expédition avortée de Hoche contre l'Irlande (48).

« Roizenbourg (49), 13 juin 1813.

« Bonjour, mon bon Galbois. La fortune et la révolution nous ont éloignés et rendus ennemis aujourd'hui, mais je

(48) LEVOT, o. c., t. I. p. 759. Kerviler, Bio-Bibliographie, t. XV, p. 116.

(49) Probablement Rosenber, en Silésie, sur la Stober, près de la frontière polonaise.

ne cesserai jamais d'être Breton ni l'ami de mes anciens camarades. Je t'embrasse. — BAPTISTE.

Un autre document singulier nous laisse entrevoir les relations de Rapatel avec les militaires français. La lettre d'Armfelt révélait sa conversation avec Macdonald. A la faveur de l'armistice de Pleiswitz c'est avec Davout qu'il s'aboucha.

Sur un léger feuillet d'agenda où se lit imprimé en tête de la page « juin » et au verso « mai », sont tracées les lignes suivantes, de la main de Rapatel :

« 4. (50) L'Emp[ereur Alexandre] et le roy de P[russe] ont conclu avec Bon[aparte] un armistice de 26 jours à prévenir six jours d'avance en cas de reprise, dans un château près Breslau, entre Lignitz et Swentnitz (51). 1/12 (52). Proposition de Davoust à moi (53). »

## VI

### MORT DE MOREAU

Moreau se décida à regagner l'Europe le 25 juin 1813, il se rangeait dans le camp des Alliés, répondant à l'invitation de l'empereur Alexandre de Russie. Il débarqua le 27 juillet à Gothenbourg (Göteborg) en Suède. Franchissant la mer, il arriva sur la côte allemande à Stralsund, le 6 août. C'est là que le colonel Rapatel le rejoignit. Moreau chemina à travers la Prusse et atteignit Prague le 16 août. C'était le point de concentration des armées alliées. La guerre venait de se rouvrir. L'armistice était expiré depuis le 10 août, et, le 12, l'Autriche avait quitté l'alliance de Napoléon pour prendre rang à la tête de ses ennemis.

Le plan était de foncer sur Dresde afin de couper du reste

(50) Le 4 juin 1813 fut signé l'armistice, qui fut ensuite prorogé jusqu'au 10 août.

(51) Liegnitz et Schweidnitz en Silésie

(52) La date devrait être 1/13 juin ou 31 mai/12 juin.

(53) Pendant la campagne de Russie Napoléon avait critiqué durement Davoust.

de la Grande Armée Napoléon qui était encore en Silésie. Mais Dresde fut canonné avec mollesse. Napoléon y rentra précipitamment (26 août) et sa présence se manifesta par un redoublement du feu de l'artillerie. Le lendemain, 27 août, sous une pluie torrentielle, Moreau à cheval se rapprochait du tsar pour lui faire part de ses observations, lorsqu'un boulet vint le frapper à mort.



Le colonel Rapatel a tracé de ses derniers jours un récit qui mérite d'être recueilli. Témoin oculaire, averti et sincère, il corrige sur plus d'un point celui de l'attaché russe Paul de Svinine qui, jusqu'à présent avec une lettre d'Orloff (54), a fait le fond des relations des historiens. Donnons d'abord le texte de Rapatel. On lira ensuite ses notes et ses critiques à celui de Svinine.

« 27 Août 1813.

« Au moment où le général fut blessé, je me portai près de lui et ne l'ai pas quitté depuis jusqu'à ce qu'il ait été

(54) E. DAUDET, *o. c.*, p. 250, note 1.

déposé dans son tombeau. « Je suis perdu, mon cher Rapatel, me di-il, ce coquin de Bonaparte est bien heureux. » Je le fis prendre par des Cosaques. En chemin, souffrant beaucoup, par les douleurs que lui causaient ses blessures, il me demanda un pistolet. Je le plaçai mieux sur les piques et il supporta le transport plus tranquillement. Arrivé dans une maison où les boulets passaient au travers, je fis visiter ses blessures qui étoient mortelles. Il me demanda un cigare qu'il alluma et fuma aux trois quarts. Je pleurai : il me consola en me disant que l'empereur auroit soin de moi et de sa femme et de ses enfans. Il me répéta que ce coquin de Bonaparte étoit bien heureux, qu'il étoit beau de mourir pour un si brave homme (55) et une si belle cause et qu'il falloit le transporter si on ne vouloit pas faire l'amputation là où nous étions. Je m'y déterminai, les boulets tombant toujours et deux venant de rester à mes pieds lorsque j'allois préparer le brancard. Nous le plaçâmes et partîmes. Dans la route il me parla par quelquefois, il me disoit qu'il avoit froid et me demandoit si nous étions bientôt arrivés à [blanc] (56) où le Docteur Welley (57) nous avoit devancés. On le plaça sur la table pour lui faire l'amputation, il la supporta, la première, avec un courage héroïque. Quand il fallut visiter la jambe droite, Welley frémit. « Eh ! bien, dit-il (Moreau), faut-il encore couper celle-là. Allons, voyons, faisons vite. » Je le quittai encore, la mort dans le cœur, j'avois cru qu'on pourroit sauver sa jambe droite ; je revins, il me prit encore les mains et me dit : « Me voilà frais, mon pauvre ami, sans mes deux jambes. — « Vous souffrez beaucoup ? — Non, mais j'ai souffert « autant qu'un homme peut souffrir, c'est une chose bien « douloureuse qu'une amputation et deux de suite, c'est « trop. Qu'on me change, je suis gelé de froid. » Nous le portâmes dans la chambre voisine où j'avois fait préparer du feu, je le changeai et il se réchauffa une heure après. « Voyons, me dit-il, il faut partir d'ici, comment vont les

(55) Le tsar Alexandre.

(56) Svinine, qui dit que l'amputation de Moreau eut lieu dans une maison « moins exposée au feu de l'ennemi », affirme qu'il passa la nuit à Passendorf, o. c., p. 48-49.

(57) Docteur Wylie, premier chirurgien du tsar.

« affaires là-bas ? Le feu approche-t-il ou recule-t-il ? Par-tous, partons ! » Nous descendîmes. En passant la porte, Sa Majesté arriva et vint causer avec lui. « Mon cher Général, j'ai l'âme brisée, j'ai le cœur navré de douleur, lui dit l'Empereur. — Que voulez-vous, Sire, lui répondit Moreau, il ne vous reste plus que le tronc mais le cœur y est et tout à vous. »

« Le roy de Prusse ne voulut pas lui parler et il me demanda de ses nouvelles. J'avois l'âme tellement froissée par la douleur que je ne le reconnus pas et lui répondis à peine.

[28 Août.]

« Nous fûmes à deux milles à Rabenau (58) où il dormit près de trois heures. M. Swinine arriva et avoit perdu la voiture et tous les effets, le pauvre homme. A 5 heures, le général Moreau voulut que nous nous missions en route, nous arrivâmes sur le midy à *Dupodisvaldé*. Pendant la route il me parla peu. Le général Miloradowiltsch (59) vint le voir et, étonné de son courage, sortit en fondant en larmes et en l'admirant. Nous partîmes pour *Altemberg*. Dans la route il eut un peu de délire. La fièvre de l'opération s'établissoit. Nous rencontrâmes le général Chateler (60) qui l'approcha, lui prit la main et lui dit qu'il envioit son sort, qu'il mouroit au champ d'honneur et que nous étions des [blanc]. Il voulut me donner un bataillon de grenadiers hongrois pour escorte, tous les officiers, tous les soldats de toutes les nations alliées avoient les larmes aux yeux et sembloient avoir perdu l'espoir de la victoire. Nous rencontrâmes l'empereur qui lui parla, il pleura.

« A Altemberg il eut une nuit peu calme, il estoit assoupi le matin.

---

(58) L'itinéraire combiné de Rapatel et de Swinine donne la série suivante : Passendorf, *Rabenau*, *Dippoldiswalde*, *Altenberg*, *Duks*, *Belin* et *Laun*. La feuille 58 de l'Atlas de Thiers montre les villes dont je souligne ici les noms, et la route qui les joint.

(59) Miloradovitch, général russe.

(60) Général autrichien Chasteler.

[29 Août.]

« Nous partîmes pour Ducke (61), il me parla beaucoup pendant la route. Nous entendîmes le canon, il m'en parla. J'étais effrayé, je venois de recevoir un billet d'Orloff qui me mandoit de me presser, que le cas était urgent. Nous avions rencontré l'Empereur qui ne lui parla pas, mais le Docteur Welly causa avec lui, et en anglais. Il étoit tranquille. Arrivé à Duck, on leva le premier appareil ; les plaies alloient bien, me dit-on. J'avois de l'espoir. Hélas ! on aime à s'aveugler sur ses propres malheurs et l'espérance ne nous abandonne jamais quand nous trouvons une consolation et surtout un bonheur à la conserver.

[30 Août.]

« Nous partîmes le lendemain pour Rélin où il reposa. Nous prîmes du thé. De là nous fûmes à Laun. Il me dit plusieurs fois : « Si on compte ce chemin-là pour quatre « milles, elles sont de longueur ! Cela vaut les petites « lieues de notre pays. » En entrant à Laun, l'empereur d'Autriche vint au-devant de lui à cheval et lui parla dans la maison. Il écrivit à sa femme huit lignes et me chargea de lui donner des « détails ». Mr de Metternick causa trop avec lui, je ne voulus pas les écouter, j'aurois renvoyé M. de Metternick mais j'eusse fait de la peine au général et cela me retint. Le duc de Cumberland (62) vint après, il y resta deux minutes, il lui dit combien il était heureux de faire sa connoissance, mais combien aussi il souffroit de le faire dans un moment pareil. « Ah ! Monseigneur, c'est un « malheur, dans peu je serai guéri et je retournerai auprès de S. M. »

« C'est ici où il est mort. Son état ne fit qu'empirer depuis. Il me dit souvent : « Dieu ! que c'est une belle « mort que d'être enlevé d'un boulet au milieu du corps. » Sans jamais perdre connoissance il faiblissoit à vue d'œil.

---

(61) Ouvaroff : Duchs. Rien dans l'Atlas Thiers. Beauchamp (d'après Svinine) : Duks, au delà de Tœplitz qu'une pointe de Vandamme incendiait.

(62) Frère du prince régent d'Angleterre.



Les extrémités étoient froides. Quarante-huit heures avant sa mort il m'a parlé beaucoup de l'empereur, en me témoignant combien il regretoit de ne pas avoir pu lui être utile. « Bonaparte est f... cette fois-ci, mon cher Rapatel, me disoit-il, et, fit-on quelque grosse sottise, il ne peut échapper si l'on persiste à lui faire la guerre. — C'est une triste consolation pour moi, mon pauvre Général, cela ne vous rendra pas vos deux jambes. — Peut-être le reste suivra-t-il, me dit-il, mais c'est un malheur. » Il disoit à Orloff, qui lui représentait combien il étoit calme et tranquille : « Oui, je n'ai pas un reproche à me faire, j'ai l'âme tranquille, je ne crains pas la mort et c'est peut-être ce qui me fera vivre. » Au docteur : « J'ai tout préparé d'avance, je sais qu'il y a du danger, mais j'ai tout fini. La Grande Duchesse Catherine (63) est une maîtresse femme, mon cher Rapatel, il faut lui écrire de ma part, mais elle saura déjà mon malheur, elle sait, celle-là, tout ce que je lui ai dit de son frère et le désir que j'avois de le servir en servant la cause générale. » Il voulut me faire écrire, mais il commença, en me dictant, à déraisonner et il s'assoupissoit. Alors il me reparloit avec toute sa raison et la perdoit encore lorsqu'il vouloit me dicter. Il s'assoupit de nouveau et je fus me jeter sur un matelas. Il me fit appeler après avoir dit : « Comment ! Rapatel dort. » Arrivé. « Voyons, me dit-il, relisez-moi ce que je vous ai dicté tout à l'heure. » Je feignis de lire ce qu'il avoit voulu me dire et je saisis cette occasion pour lui parler de M<sup>me</sup> Moreau : « Que lui dirai-je de votre part ? — Rien, me dit-il, cependant, si vous lui écrivez, faites-lui mes amitiés, dites-lui que je l'aime beaucoup. Si vous la revoyez, embrassez mon Isabelle et dites-leur que je les aime toutes les deux beaucoup. » Je retournai dans l'autre appartement. Peu de tems après, on m'apprit ou m'appela en me disant qu'il expirait. Je fus. Il me reconnut encore et me prit la main que j'avois posée sur la sienne, me la serra en me demandant de l'eau. Je lui donnai un petit verre à liqueur d'eau que je portai à sa

---

(63) Sœur du tsar, duchesse d'Oldenbourg.

bouche. Il en approcha la main, l'avalala et, deux ou quatre minutes après, il expira [2 septembre 1813].

« M. de S[winine] m'a dit que, pendant le tems que j'étois dans l'autre appartement, qu'il lui avait dit : « Je  
« meurs avec les mêmes sentiments de dévouement, de  
« respect, d'adoration et d'amitié que m'avoit inspiré l'Em-  
« pereur à notre première entrevue. »

« Dans notre voyage il m'avoit beaucoup parlé du P[rince] R[oyal] (64) et m'avoit dit qu'il étoit très content, qu'il avoit de beaux sentimens sur la cause générale et que les Alliés avoient beaucoup à en espérer. « Je traiterai de ses  
« intérêts là-bas, me disoit-il un jour, je pourrai lui être  
« utile et il le mérite. Savez-vous, ajoutait-il, que c'est un  
« métier bien ennuyant que celui de souverain, que je  
« serois diablement fatigué de le jouer. Je n'y résisterois  
« pas. Tout le monde ne me quitteroit pas aussi content  
« qu'il quitte B[ernadotte] car je n'aurais pas la patience  
« d'aller dire *rien* à tous ceux qui viendraient me faire  
« leur cour. B. le joue fort bien, il est aimé et il le mérite,  
« je suis satisfait de lui et surtout de ses idées libérales.  
« En arrivant chez l'Empereur, je veux surtout bien m'at-  
« tacher à prouver à tous ces messieurs que je ne veux  
« rien, que je ne demande rien, que je suis leur camarade  
« à tous et que mon but est de servir la cause générale et  
« S. M. I. » Après avoir vu l'Empereur il me dit que je ne  
savais pas dépeindre les hommes, quoique j'eusse dit tout  
ce que S. M. m'avoit inspiré, et ajouta : « Je ne suis plus  
« étonné si on se fait tuer avec autant de plaisir et de  
« dévouement pour un pareil homme et un tel. Actuelle-  
« ment j'emploierai tous mes talens pour servir sa gloire,  
« mais il faut qu'il fasse l'Agamemnon, qu'il commande  
« tous et que je sois près de lui comme son conseil et  
« sans titres (65). On reconnaîtra bientôt que je suis sans  
« ambition et ceux à qui j'eusse inspiré de la jalousie juge-  
« ront que, si j'obtiens l'amitié de l'Empereur, ce ne sera  
« au détriment de personne. On ne change pas son carac-

(64) Bernadotte.

(65) On sait que l'Autriche imposa, au contraire, un généralissime autrichien qui fut Schwarzenberg.

« tère à mon âge, et il est fait et assez connu. Il n'y auroit  
 « que de petits esprits qui pourroient chercher à le  
 « croire (66), d'ailleurs si je m'en apercevais et que cela  
 « m'ennuyât, l'Amérique existe encore. »

## VII

## FUNÉRAILLES DE MOREAU

Le récit de Rapatel se complète par le journal de son triste voyage à Saint-Pétersbourg, accompagnant le corps de son maître.

« Le 23 septembre, parti de Prague à 7 heures du soir, avec le corps du général Moreau.

« 24. Réflexions. Swinine.

« 25. Passé à Trantenau et entré en Silésie à Lantshutz. On a voulu rendre des honneurs au corps du Général en faisant sonner les cloches. C'est déjà une preuve que je suis entré dans un pays civilisé. A Schweidnitz, les Prussiens ont rendu aux restes du général Moreau tous les honneurs qu'ils ont pu. J'en ai été touché ; ils l'ont fait avec une telle délicatesse et une décence si modeste. Aucun ne m'a interrogé, ils sentoient et partageoient tous mes regrets. Le soir passé à Breslau, belle ville (67).

« 26, à Œls. J'y avois passé avec le Général. Rencontré Welly. Le général Repunisky.

« Le 27, jour fatal : un mois de la blessure du général passé. Dans la Pologne rien que de sale.

« 28. Arrivé à Varsovie, fait visiter les voitures. Le colonel a envoyé une garde. J'en partirai demain. Ecrit aux P[rinces] Volkonsky.

« 29. Parti de Varsovie à [au crayon] 12 dy. Acheté des provisions.

(66) C'est-à-dire : à croire à l'ambition personnelle de Moreau.

(67) Les premières localités sont faciles à trouver sur la carte : Trantenau, Landshut, Schweidnitz, Œls, Varsovie, Bielostock, Grodno. Puis la route se lit sur la feuille 97 f de l'Atlas Vidal-Lablache jusqu'à Saint-Pétersbourg, par Driïssa sur la Duna, Riejïtsa, Opotchka, Pskov, Louga et Tsarkoiï-Sélo.

« 30. Arrivé à Bialystock.

« 1<sup>er</sup> Octobre. Rencontré Kuzeloff près de Grodno et des prisonniers.

« Le 29, au matin, j'ai rêvé au Général, je voyois son buste ; ses lèvres, sa bouche se coloroient, son nez ensuite, son œil gauche a pris tout le feu d'une figure animée et le droit le prenoit peu à peu, lorsque je l'ai fixé et lui ai dit : « Mon cher Général, vous nous êtes donc rendu. — Paix », a-t-il dit, et je me suis éveillé pour voir son cercueil. Tout étoit détruit.

« Le 2 octobre, à 3 heures après-midy, juste passé la 1.000<sup>e</sup> verste.

« Le 3, Dokhelisky, attendu des chevaux à 8 heures du soir.

« Le 4, passé à Dwina et à Droye.

« Le 5, Zebes. — Le 6, Oboska. — Le 7, Obskoff ou Pleskoff. Acheté des provisions.

« 8, à Lugan. — 9, à Sarkojé-Selo avec le corps, déposé à l'église catholique. M. le comte d'Augewsky.

« Le 2/14 octobre, j'ai assisté aux obsèques de mon ami. Depuis quarante-neuf jours, au moment où il fut blessé et où je le relevois du champ de bataille je ne l'avois quitté qu'à Sarkojé-Selo, le 10, pour venir me préparer à lui rendre les derniers et les plus pénibles devoirs, je l'ai mis dans le tombeau, mes forces n'ont pu résister à cette nouvelle et dernière épreuve du sentiment. Mon cœur étoit suffoqué et oppressé, et mes larmes ont rendu publiquement hommage à l'amitié et à sa mémoire. C'est le plus beau et le plus glorieux pour lui car elles n'ont pas été les seules répandues dans cette auguste et religieuse cérémonie.

A son cœur, le  $\frac{2}{13}$  octobre 1813.

« O toi, dépôt sacré que je laisse à ma patrie, toi que j'aimois et admirois au delà de toute expression, tu viens d'emporter dans la tombe tous les sentimens de mon cœur ! Mes regrets te suivront au tombeau. Tu seras toujours mon modèle, je tâcherai de t'imiter et si j'oublois jamais les principes d'honneur et de vertu que j'ai puisés chez toi, un regard sur cette urne sacrée me rappelleroit tous ces

beaux sentimens qui t'ont animé. Je te lègue à ma patrie, elle reconnaîtra un jour le bel héritage que je lui fais. Tes talens appartenoient au monde pour délivrer la terre du fléau qui la désole (68). Ton corps est à la Russie, mais ton cœur appartient tout à la France.

« A ma mort, ma sœur (69) sera chargée de ce précieux dépôt ; je l'ai sauvé et conservé pour ma patrie » (70).

Le journal du colonel Rapatel se termine par le compte du voyage de Prague à Saint-Pétersbourg (71) puis par quelques réflexions et souvenirs.

« Ecrit le  $\frac{10}{22}$  octobre à M. Lang, consul russe à Sothembourg pour les effets du général Moreau et chargé MM. Frères Livio de les recevoir pour emmagasiner et les tenir à ma disposition ou à celle de M<sup>me</sup> Moreau.

(68) Napoléon.

(69) Mme Hüc.

(70) Le cahier de Rapatel contient ici deux listes de noms, la seconde écrite au crayon. Je suppose que ce sont les personnes principales présentes aux obsèques :

I. P[rince] Wolkonski [chef d'état-major du Tsar]. Ouwaroff [général russe], Balachoff [ministre de la Police], P[rince] Troubseskoï, P[rince] Repnin [colonel des Chevaliers Gardes d'Alexandre], Comte Ogarowski, Koutozow [général russe], Araktcheef [ancien ministre de la guerre], Comte Tolstoi [grand maréchal du Palais], Comte Saint-Priest [chef d'état-major du général russe Bagration], Comte Orlow-Denissow [général russe], Prince Wolkonski [*sic* pour la seconde fois], Michau [Piémontais, officier du génie près d'Alexandre], Galitzin [prince polonais], Orlow [colonel, aide de camp du Tsar], Balabin.

II. Orloff, Ouvaroff [général russe], Wolkonski, Showaloff, ministre [et général russe], Repning, Angewsky, Traubeskoy, Tolstoye, Kutusoff, deux inconnus, Gentilshommes : Volkonski, Galitsin, deux Patosky, Roschvirs, trois autres, Suchtelin, Michaus, Miloradowitch, Sweline [Swinine], Weilleys [D<sup>r</sup> Wyllie].

(71) « Livre de dépenses pour le général Moreau et pour moi. Dépenses : Aux différens (?) soldats qui ont porté le général Moreau et cosaques, 93 ducats. Au chirurgien autrichien, 200 florins. A Laun pour cercueil, 95 fl. Pour poste de Laun à P[rague], 82 fl. Pour différens objets, toile, etc., 395 fl. Pour du crêpe, 18 fl. Vivres pour cosaques, 20 fl. Pour messe à un P[ère] f[ranciscain], 20 fl. Swinine, différentes dépenses, 115 fl. Au docteur, embaumement, 412 fl. Cercueil et ornemens, 290 fl. Pour moi, habit, 14. Pour James, 10. A Beaumené, 40. Aux blessés, 10. Pour serviettes, 75. Pour bottes et blanchissage, 20. Pour le service et appareil, 35. Valet de place, 25. Pour voitures, 1.380. Pour raccomoder celle de Swinine, 250. Pour moi, 18. Pour James, 10. Pour portraits, 120. Pour voitures en ville, 76. Pour mes déjeuners, 36. Au sculpteur, 50. Au Seltieger, 150. Il a rendu le 2 à Landshutz. Au directeur, 25. Au portier, 10. Blanchissage. 3. Aux gens, 35. Au Seltieger, le 25, à Lansuth [Landshut], 30. Pour café, divan et 1

« A Ober Vartau (72), neuf milles de Pologne, le 2 novembre, rencontré Vincent du Bourg et MM. Bougenet et Mercier, prisonniers de guerre.

« M. D[aschkoff], env[oyé] r[usse] aux Etats-Unis, avoit demandé ce qu'il falloit accorder au général Moreau, s'il vouloit faire des conditions. « Tout », lui répondit-on.

« Avant son départ, M. D. lui demanda sous quelles conditions il alloit en Russie et quelles étoient celles qu'il vouloit faire : « Aucune », répondit-il Voilà l'homme que B[onaparte] dit qu'il s'est vendu.

« Lorsqu'après huit ans de réflexions et de solitude dans un pays comme l'Amérique, on en sort, ce n'est qu'avec la ferme résolution de contribuer à rendre la paix à l'univers ou de périr (73).

« Après que le médecin de l'empereur d'Autriche lui eût dit de songer à ses affaires et à ses dispositions : « Si je  
« meurs, dites à tous les Français qui vous parleront de  
« moi, que j'espérois encore rendre quelques services à ma  
« patrie, que, pour l'ôter de dessous le joug affreux qui  
« l'opprime, toutes les armes sont bonnes, ainsi que pour  
« combattre Bonaparte, que j'avois voué le peu de talens  
« que je possédois à la cause de l'humanité mais que mon  
« cœur étoit tout à la France (74).

« De l'empereur Alexandre : « Quel homme ! Il ne sait  
« pas ce qu'il vaut, il faudra le faire le connaître. On peut  
« tout apprendre à un tel souverain. Ses principes répon-  
« dent qu'il n'en abusera jamais. »

[sic]. 3. Au Seltieger, le 26, à Welky, 30. Idem à Petrikow [Piotrkow, entre la Warta et Varsovie], 27 [septembre], 15. Drap pour moi, 6. Le 28, Zabiwola, au Seltieger, 35. Le 30, à Grodno, Seltieger, 30. Le 30, à Grodno, pour racommodage de voitures, 2. Pour dîner, 1. A Vorouka, 20/2 novembre, Seltieger, 40. A Droyée, 4, Seltieger. 200. A Salazi 8, id., 55. A n. 9, id. 37. »

Selon E. Daudet, p. 257, note, les frais de ce voyage s'élevèrent à 800 ducats que paya le trésor impérial. L'addition des dépenses ci-dessus dépasse ce chiffre mais elles comprennent les frais faits à Laun et à Prague, et même quelques débours postérieurs aux obsèques.

(72) Sur la Warta qui coule en Pologne, le long de la frontière silésienne.

(73) Cette pensée, rapportée par Rapatel, est évidemment de Moreau.

(74) Cette déclaration se retrouve, écrite de la main de Rapatel en marge de l'*Eloge funèbre de Moreau* par Ouvaroff, avec cette précision : « Au colonel Rapatel, six heures avant sa mort ».

## VIII

## RAPATEL ET LES PANÉGYRISTES DE MOREAU

La première pièce vise le journal que dictait Moreau à l'intention de la Grande Duchesse Catherine qui l'avait absolument conquis.

« Vienne, le  $\frac{2}{11}$  Septembre 1813.

« C'est avant-hier, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre et le Mémoire précieux que vous m'avez envoyé : vous vous êtes acquis des droits éternels à ma reconnaissance en me restituant un bien que je sais apprécier ce qu'il vaut : l'amitié du général Moreau me flattoit, m'honoroit car je lui rendois parfaitement justice : comme militaire, mon avis ne peut être que nul, mais comme homme, il commandoit le respect et l'attachement, aussi le mien fut-il bien vif. Il sera inaltérable. Si vous ne destinez pas l'original de son Journal pour moi à Madame Moreau, je le réclame. Croyez-moi, Monsieur, le sentiment me rendra lisible cette main difficile. Ci-joint ma lettre pour cette malheureuse femme dont je puis si bien partager les peines ; les vôtres, Monsieur, sont grandes aussi, mais vous avez eu l'avantage de le soigner jusqu'à son dernier soupir et c'est une grande douceur quand on aime quelqu'un. L'ami du général Moreau a droit à l'estime publique, la mienne vous est assurée ainsi que ma considération distinguée, sentiment avec lesquels je serai toujours votre

« dévouée CATHERINE,  
« Grande duchesse de Russie. »

« [Au dos :] A Monsieur le colonel Rapatel, au service de Sa Majesté l'Empereur de Russie, à Prague ou à Saint-Petersbourg. »

Le comte Serge Ouvaroff fut le premier à publier un *Eloge funèbre de Moreau*. Sa brochure porte le visa du censeur Timkowski daté de Saint-Pétersbourg, le 8 novembre 1813. Rapatel reçut de l'auteur ces deux lettres et l'ouvrage lui-même qu'il annota (75). Les deux épîtres d'Ouvaroff prouvent l'intimité de ses rapports avec Rapatel et la communication que le colonel lui avait faite de renseignements sur Moreau.

« Saint-Pétersbourg, ce 23 novembre, v. s., 1813  
[5 décembre, n. s.]

« J'ai reçu votre lettre du 30 octobre (11 novembre) et je profite du départ de mon frère (76) pour vous écrire. Je commencerai d'abord par vous remercier des observations que vous me communiqués au sujet de la lettre à G. (77). J'y ai déjà fait le changement que vous désirés et que j'approuve beaucoup. Je ferai également usage des réponses de M[oreau] et soyés bien assuré que j'en tirerai le meilleur parti. Tout ne peut pas entrer dans un *Eloge funèbre*, mais il est de la plus grande importance de rassembler tous les matériaux pour que l'histoire du général Moreau puisse un jour être écrite convenablement.

« Aujourd'hui j'ai corrigé la troisième feuille d'impression. Dans quinze jours l'ouvrage sera achevé. Si j'en dois croire l'avis de ceux qui en ont entendu la lecture, cet écrit ne fera tort ni à la vie ni à la mort du grand homme dont la perte doit être sensible à tous les amis de l'humanité et de l'honneur.

« Je me suis adressé au ministre des cultes pour obtenir la permission de faire placer dans le caveau de l'église catholique, sur le lieu même où repose Moreau, une simple pierre qui désignât le lieu de sa sépulture. « La famille, « ai-je dit, et les amis ont l'intention de lui élever un mausolée. En attendant que l'on prenne les mesures nécessaires, je réclame *en leur nom*, la permission de faire

(75) Ces mots n'ajoutent rien d'important à ce qui a été dit.

(76) Le général Ouvaroff.

(77) Il s'agit, je pense, d'une des lettres publiées sans nom de destinataire, en appendice à l'*Eloge* d'Ouvaroff.



« placer une pierre qui ne portera que son nom et le jour  
« de sa mort, etc., etc... » J'en attends une réponse favo-  
rable et je ferai sur-le-champ procéder à l'arrangement de  
la sépulture. Je me flatte que vous ne me désavouerez pas  
et que vous voudrés bien en instruire madame Moreau.  
Dites-lui, en même temps, que, lorsqu'elle songera à faire  
élever un monument en forme dans l'église et qu'elle en  
aura obtenu l'assentiment de l'Empereur, je me chargerai  
volontiers de surveiller les travaux et l'exécution et même  
d'en concerter les plans avec elle, pourvu que cela lui  
convienne. La profonde vénération que je porte au souvenir  
du général Moreau me fait prendre avec plaisir un engage-  
ment envers sa famille et ses amis.

« Je ne connais aucune transaction dans l'histoire aussi  
importante que le conseil qui a dû être tenu sur les bords  
du Rhin (78). Le sort du monde y a été décidé. Voilà de ces  
occasions où l'on voit le vuide que laisse après lui Moreau.  
Qu'il serait beau de le voir jettant son bâton de commande-  
ment sur l'autre rive et disant aux Français : « Je suis  
« Moreau ! »

« Je ne suis point surpris des sottises de M. Swinine,  
d'après tout ce que vous m'en avés dit, mais j'en suis fâché.  
Les intuitions de l'Empereur sont si belles qu'elles devraient  
toujours être bien exécutées.

« P.-S. — Je ne charge pas mon frère de cette lettre,  
mais un courrier qui sera plus expéditif. Nous sommes  
dans l'attente du grand dénouement. Les événements les  
plus prodigieux se préparent sans nul doute.

« Adieu, mon cher Colonel, ma femme vous dit mille  
choses. Elle vient d'accoucher heureusement d'une fille.  
Modene et Faber sont très sensibles à votre souvenir. Je  
vous souhaite bien sincèrement tous les succès que vous  
pouvés désirer. — OUVAROFF. »

---

(78) La Grande Armée avait repassé le Rhin du 2 au 4 novembre. Les Alliés discutèrent longuement sur le plan à suivre, négocièrent avec Napoléon et finalement, le 21 décembre, l'armée de Schwarzenberg franchit le Rhin.

« Saint-Pétersbourg, ce 3 décembre, v. s., 1813  
[15 décembre, n. s.]

« A l'instant l'*Eloge de Moreau* quitte la presse. Je me hâte de vous en envoyer les trois premiers exemplaires brochés. J'en ai envoyé à l'Empereur. La poste ou le courrier prochain vous en apportera encore. Je désire que vous soyés content. Mandés moi l'effet qu'il aura produit. Ici il en a produit un très bon. Adieu, je vous salue de tout mon cœur. — OUVAROFF.

« P.-S. — Ayés la bonté de vous informer si les exemplaires adressés à l'Empereur lui sont parvenus (79). J'en joins ici à l'adresse du Prince royal. Chargez-vous, je vous prie, de le lui faire tenir exactement. Je crois que cela convient sous tous les rapports. Vous pouvez l'envoyer à Pozzo (80) qui est beaucoup de mes amis. »

La lettre de Paul de Svinine qui, depuis le départ d'Amérique, avait été attaché par le gouvernement russe, au général Moreau, montre que ses rapports avec Rapatel étaient peu sympathiques. Au lendemain de la mort du général, ce diplomate avait été envoyé par le tsar auprès de M<sup>me</sup> Moreau à Londres. La brochure qu'il y publia sur Moreau est une première édition de celle qui fut éditée à Paris en 1814. Elle est dédiée à M<sup>me</sup> Moreau et cette dédicace est datée de « Londres, ce 1<sup>er</sup> novembre 1813 » (81).

« Londres, 1813, 24 décembre.

« Je vous envoie, mon cher Colonel, un exemplaire d'une brochure que je viens de publier ici, sur notre ami et bienfaiteur d'après les vœux de M<sup>me</sup> Moreau. Vous y verrez

---

(79) Le colonel Rapatel était attaché, depuis la mort de Moreau, à l'empereur Alexandre en qualité d'aide de camp. E. DAUDET, p. 255.

(80) Le comte Pozzo di Borgo, émigré français, originaire de Corse.

(81) Adresse : « A Londres, chez Longman, 1814 ». In-24 de III-141 pages ; portrait de Moreau avec la signature « Paul Svinine pinxit », comme dans l'édition de Paris, mais cette dernière est in-8°, compte 116 pages et la dédicace à M<sup>me</sup> Moreau n'y est pas datée.

sans doute que mon principal but estoit de faire savoir les bontés et l'amitié de Sa Majesté pour le général Moreau et de peindre le caractère de ce dernier dans les moments bien tristes de sa cruelle catastrophe. La mémoire du Général est tellement chérie dans ce pays que cette brochure avoit rencontré la plus flatteuse réception du public, même le Gouvernement en avoit pris 500 exemplaires pour être envoyés sur le continent; mais le suffrage que j'ambitionne principalement est l'opinion favorable des amis de mon Héros, et si vous serez content de ce petit ouvrage, je serai suffisamment récompensé de mes faibles efforts. L'ambassadeur (82) s'est chargé de quelques exemplaires de ce livre pour les mettre aux pieds de S. M. l'Empereur et LL. AA. II. les Grandes duchesses. Je vous supplie, mon cher Colonel, de leur accorder votre puissante protection et de les prendre sur le continent sous vos auspices.

« Je ne manquerai pas d'envoyer avec le premier courier plusieurs exemplaires aux personnes que je savois attachées au général Moreau à commencer par les princesses Volkonsky, prince Serge Galitzin, le C<sup>o</sup> Orloff, etc. Si vous en avez besoin davantage pour vous-même vous n'avez qu'à me le commander.

« Je n'ai pas besoin de vous parler des qualités admirables de madame Moreau et des sentiments d'intérêt qu'elle inspire à tout le monde. En un mot : plus que je la vois, plus que je la contemple, plus j'admire sa touchante modestie, ce cœur noble et sensible. Elle n'a pas besoin d'être femme d'un homme si illustre pour inspirer le plus parfait intérêt. Et elle est malheureuse ! Je crains, en voyant tous les jours ce changement précipité, qu'elle ne succombe au fardeau de ses malheurs. Qu'aurois-je donné, mon Dieu, pour lui procurer un soulagement ? Pour lui être utile de quelque chose !

« Ayez la bonté, mon cher Colonel, de vous informer si le comte Nesselrode (83) a reçu ma lettre que je lui [ai] écrite tout de suite après mon arrivée dans ce pays, où je lui ai

(82) Le comte de Lieven, ambassadeur de Russie en Angleterre.

(83) Le comte de Nesselrode dirigeait auprès du tsar la politique étrangère de la Russie, depuis la disgrâce de Roumiantzov en décembre 1812.

décrit la situation de madame Moreau et les derniers malheurs qu'elle vient d'essuyer en France du côté de sa fortune. Je vous avoue, mon cher Rapatel, que j'ai quelques vagues soupçons que cette lettre s'est perdue. Le silence parfait plus de deux mois qu'on me garde sur cette lettre augmente encore davantage mes inquiétudes. J'ai supplié Batiaguini de m'accuser la réception de cette lettre et lui, en m'écrivant depuis de plusieurs choses, ne me dit rien de cela.

« Je me flatte que vous ne m'en voudrez à la lettre que je vous ai écrite en réponse à la vôtre dattée de Pétersbourg. Telle réponse quelle lettre. Oublions-les et soyons amis ; au moins de ma part je ne cesserai jamais d'admirer l'excellence de votre cœur et d'être toute ma vie votre très dévoué et très humble serviteur. — P. DE SVININE.

« La petite Isabelle devient de jour en jour plus charmante et jolie.

« [Au dos :] A Monsieur, Monsieur le Colonel de Rapatel, aide de camp de S. M. l'Empereur de toutes les Russies et chevalier (?), etc. (84).

Le dossier que nous publions sur Moreau et le colonel Rapatel contient le livre de Svinine dans son édition anglaise. Rapatel l'a criblé de notes critiques et de corrections qui méritent d'être relevées. Nous allons reproduire les principales.

Svinine, p. 7 : A son arrivée dans le Nouveau Continent... — Note manuscrite de Rapatel : « Sa famille arriva en Amérique avec lui ; il ne fit le voyage des chutes du Niagara qu'une année après avoir fait celui du Mississipi. »

Sv. p. 8 : A son retour de ce voyage, il acheta une belle maison de campagne à Morrisville. — R. : « Elle était achetée avant son départ ».

Sv. p. 14 : Il me disoit souvent : cet homme [Bonaparte] couvre de honte le nom français. — R. : « Il le disoit à tout le monde. »

---

(84) La lettre est close par un cachet armorié : d'or à trois ondes de gueules, timbré d'une couronne de comte.

Sv. p. 22 : Difficile de le faire parler sur sa gloire militaire. — R. : « Il en parloit volontiers à ceux qui l'entendoient. »

Sv. p. 27 : Moreau laisse des cartes géographiques à Gothenbourg dont il avait une collection. — R. : « Elles ont été perdues, il n'en falloit pas parler. »

Sv. p. 45 : 16 août, à Prague. Le général m'envoya avec le colonel Rapatel prendre les ordres de S. M. I. Alexandre que nous trouvâmes... — R. : « S. M. étoit occupée et M. Svinine ne la trouva pas puisqu'on ne parla qu'à l'aide de camp de service. »

Sv. p. 46 : Le lendemain je rencontrai l'Empereur... — R. : « Pourquoi ne pas dire « nous sortions », d'autant que ce n'étoit pas vous qui sortîtes le premier et aperçûtes S. M. »

Sv. p. 46 : Le Général, les larmes aux yeux, me dit de l'Empereur, mon cher S... — R. : « Le général Moreau ne pleuroit jamais et ne se servoit des expressions « mon cher » avec personne. »

Sv. p. 48 : Le Général a une conversation avec Metternich. — R. : « C'est par discrétion que M. Sv. ne la rapporte pas. »

Sv. p. 51 : Le Général m'a dit que S. M. I. — R. : « Pourquoi toujours *m'a, moi et je* ? Vous n'avez eu son rapport que par ce qui vous a été redit par Rapatel. »

Sv. p. 53 : Le 19 Moreau partit pour l'armée et me laissa avec le colonel Rapatel. — R. : « Dont vous ne vous occupâtes pas du tout et vous savez pourquoi. »

Sv. p. 54 : On applaudissait la confiance de l'Empereur en Moreau. — R. : « Qui vous l'a dit ? »

Sv. p. 54 : Le colonel Rapatel et moi présentés, le 20 août, aux Grandes duchesses. — R. : « Ceci est vrai. »

Sv. p. 56 : A Dresde, le 25 août... ville incendiée dans douze endroits. — R. : « Les militaires qui y étoient n'en ont vu que trois. »

Sv. p. 59 : Nous étions éclairés par l'explosion des bombes. — R. : « Monsieur parle de l'explosion des bombes comme des éclairs et des lanternes. Renvoyé à ceux qui s'y connaissent. »

Sv. p. 61 : Le 27, un boulet fracasse le genou droit de Moreau, traverse le cheval, emporte le mollet gauche. — R. : « Si vous aviez été là, vous eussiez vu que c'était la jambe gauche et que ce fut la droite dont le mollet fut emporté après que le boulet eût traversé le ventre du cheval. Pourquoi ne pas rapporter les faits tels qu'ils sont, quelle habitude ! »

Sv. p. 64 : L'armée a ordre de se mettre à la hauteur de Blücher. — R. : « Il eût été très malheureux pour nous d'être obligés de nous retirer à la hauteur de l'armée du général Blücher qui se trouvoit encore devant Goldberg. Mais comme le sieur Swinine n'étoit aide de camp du général Moreau que depuis qu'il se l'étoit fait lui-même, on peut lui pardonner ces erreurs militaires. »

Sv. p. 71 : Tœplitz en flammes. — R. : « La ville de Tœplitz n'a pas brûlé. M. Swinine eût dû empêcher la circulation de son ouvrage sur le continent et surtout ne pas en envoyer à l'armée. »

Sv. p. 79 : On entend des huées contre Vandamme prisonnier. Moreau dit : « Il est temps que ce monstre soit mis hors d'état de faire du mal », et le Grand duc Constantin l'insulte. — R. : « Il est de toute impossibilité, pour ne pas dire fausseté, que le général Moreau ait éprouvé du plaisir à entendre une réponse qui n'est pas dans le caractère d'un brave militaire vis-à-vis d'un ennemi vaincu, quel qu'il fût, et que S. A. I. n'a pas faite dans ces termes. »

Sv. p. 80 : Le général Moreau envoya le colonel Rapatel et moi vers Vandamme. — R. : « Je puis assurer que le général n'envoya pas le colonel Rapatel pour voir Vandamme, et que, si M. Sv. y fut, ce ne fut que de son propre mouvement. »

Sv. p. 81 : Nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre. Moreau dicte à moi ou à Rapatel une lettre à l'empereur Alexandre : « Siré, je descends au tombeau avec les mêmes sentimens d'admiration... » — R. : « Jamais le Général n'a appelé le colonel Rapatel pour écrire une lettre à S. M. l'Empereur, et il peut assurer que M. Sv. étoit très seul quand il écrivit ces lignes. Ces sentimens étoient ceux du général Moreau, il les avoit souvent communiqués à qui vouloit l'entendre, pendant sa blessure et pendant sa maladie, aux officiers qui étoient

près de lui, mais s'ils ont été mis sur papier, ce n'a été qu'une spéculation d'amour-propre et de vanité de la part de M. Sv. »

Sv. p. 82 : Il ferma les yeux... — R. : « M. Sv. devait se rappeler, en écrivant, qu'ayant passé pour la première fois la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 [septembre] (85) dans la chambre auprès du Général, il dormit paisiblement jusqu'à cinq heures et demie et qu'il fut éveillé par Rapatel qui, excédé de fatigues depuis trois nuits, n'avoit pas fermé l'œil, que le colonel Rapatel lui dit que le Général avoit voulu lui dicter une lettre pour M<sup>me</sup> Moreau, mais que ses idées n'avoient pas de suite, que le colonel fut se coucher et, neuf minutes et demie après, le Général demanda où il [Rapatel] étoit, que M. Sv. dit lui-même au Général qu'étant excédé de fatigue, il s'étoit jeté sur un matelas dans la chambre voisine, qu'alors le Général avoit dit, étonné : « Comment ! Rapatel dort. » M. Sv. l'appela. Le Général lui dit de relire ce qu'il lui avoit dicté, et le Docteur et M. Sv. sortirent pour le laisser tout avec lui ; et, n'ayant pu recueillir que des mots vagues et presque vides de sens, le colonel se retira de nouveau. Le colonel Orloff vint dans la chambre du Général et rappela le colonel Rapatel auquel le général Moreau demanda un verre d'eau qu'il lui porta à la bouche. Le Général eut encore la force de porter la main sur la sienne, de la serrer, de boire et, quatre ou cinq minutes après, il expira devant M. Sv., le comte Orloff, le colonel Rapatel et, je crois, le Docteur.

Sv. p. 87 : L'Empereur envoie Svinine à M<sup>me</sup> Moreau... — R. : « Vous l'aviez donc demandé. S. M. ne connoissoit pas M<sup>me</sup> Moreau. La modestie de M. Sv. lui étoit un sûr garant de sa bonne réception. Un autre homme eût compté sur l' [blanc] de M<sup>me</sup> d'U... (86), mais un Sv. ne doute de rien. »

Sv. p. 94 : On a trouvé dans les papiers de Moreau le commencement d'un journal sur les opérations qui a été remis à S. A. I. la Grande duchesse d'Oldenbourg (87). —

(85) Date de la mort de Moreau.

(86) D'Ursel ?

(87) Catherine, sœur du tsar.

R. : « On eût retrouvé dans sa calèche tous les autres papiers intéressans si vous ne l'aviez pas abandonnée. »

Sv. p. 96 : Fin. — R. : « Vous avez été malheureux car les trois quarts de votre essay sont controuvés et l'autre n'a pas le sens commun. Comment espérer intéresser ? »

Sv. (88) p. 118 : A Novi, Moreau eut trois chevaux tués sous lui... — R. : « Vous êtes tellement habitué aux amplifications que vous faites tuer deux chevaux de trop dans cette affaire. »

Sv. p. 123 : A Moeskirch, Moreau a quatre chevaux tués sous lui et reçoit une balle morte dans la poitrine. — R. : « Cela n'est pas vrai. Vous avez une telle habitude de mentir que vous rendez ridicules ceux que vous voulez célébrer. »

Sv. p. 132 : Moreau désirait secrètement le succès des Bourbons, mais par gradations... — R. : « M. Sv., vous déraisonnez. Quand on écrit des faits aussi importants, il faut être instruit des vérités. Vous avez pillé ce que vous dites dans quelques livres ou chez quelques fous qui n'en savoient pas plus long que vous. Allez apprendre ce qu'il faut savoir pour oser parler d'un grand homme ! Vous devez vous souvenir qu'on vous a refusé des matériaux en vous disant qu'on ne vouloit pas voir la mémoire de Moreau lacérée par vous. Comment cette parole ne vous a-t-elle pas fait faire des réflexions. Je vous le répète, vous faites pitié. »

Ces derniers mots prouvent que la lecture du travail de Svinine laissait Rapatel sur la même impression de méfiance et d'antipathie que révèlent les dernières lignes de la lettre de ce diplomate citée plus haut.

Il faut rapprocher l'opinion de Rapatel de celle qu'inspirera au lecteur cette dépêche datée de Vienne, insérée au 13<sup>e</sup> *Bulletin de l'Armée du Prince de la Couronne du Suède* : « Le 20 septembre 1813 a passé ici un officier impérial, adjudant du général Moreau, M. Paul de Svinine, autrefois secrétaire de l'ambassade russe des Etats-Unis d'Amérique, venant de Tœplitz et se rendant en Angleterre. Il est por-

---

(88) Le récit de la mort de Moreau par Svinine est suivi d'une Notice biographique qui est ici visée.



teur d'une lettre autographe de S. M. l'Empereur de Russie, écrite en françois... M. de Svinine, témoin des derniers moments du général Moreau, ne saurait trop vanter... ses sentiments religieux. »

Pas une ligne de la narration de Rapatel ni même de celle de Svinine n'autorisent à parler des sentiments religieux de Moreau dans ses derniers jours. Il semble qu'une manœuvre s'esquissait pour capter l'illustration de Moreau au service « du trône et de l'autel ».

## IX

### DERNIÈRE ANNÉE DU COLONEL RAPATEL

Au lendemain de la bataille de Leipzig qui se termina le 19 octobre 1813 par la retraite de Napoléon et au cours de laquelle les Alliés capturèrent de nombreux prisonniers, quelques-uns de ceux-ci, connaissant la présence de Baptiste Rapatel auprès du Tsar, recoururent aux bons offices de leur compatriote. Ce fait est attesté par les trois missives qu'on va lire.

« Monsieur le Colonel Rapatel, aide de camp  
de S. M. l'Empereur de toutes les Russies,  
Leipzig.

« Mon cher Rapatel, j'apprens avec bien du plaisir votre arrivée ici. Je vous prie de venir me voir dès que vous aurez un moment. Vous me trouverez au lit, ayant la moitié de la cuisse gauche de moins, après avoir supporté deux amputations.

« Le physique est aussi bien qu'il peut être en pareilles circonstances, mais le moral est affecté. Votre arrivée est pour moi d'un grand soulagement. La parenté de nos familles, notre liaison depuis l'enfance me donnent la certitude, mon cher ami, que vous ferez tout pour assurer mon retour dans ma famille aussitôt ma guérison. C'est le seul

espoir qui me donne un peu de force. Je vous embrasse, mon cher ami, et vous attends avec la plus vive impatience.

F. DE MONTBOUCHER, L<sup>ieutenant</sup>-colonel au 6<sup>e</sup> rég. de Hussards (89).

« Mon adresse : M. Dufour, négociant à Leipsick (90). »

« Leipzig, le 19 janvier 1814.

« Mon Colonel. M. Demonbouchet m'a communiqué une lettre dans laquelle vous lui faites part de vos démarches pour obtenir mon retour en France. Recevez ici toute l'expression de ma reconnaissance.

« Je crains d'être indiscret en vous priant de solliciter vivement, surtout dans un moment où le nombre des malades diminue à Leipzig par suite d'évacuations sur d'autres points de la Saxe. Vous sentez que ma présence n'étant plus nécessaire et S. A. le Prince Replin ne voulant pas donner l'autorisation de me délivrer un passeport sans l'agrément de sa cour, je suis exposé à des inconvénients très graves.

« J'ai eu l'honneur de voir le Prince Replin à son retour de Weimar, il a eu la bonté de m'assurer qu'il avait écrit d'une manière favorable afin d'être autorisé à me renvoyer. Pressez, mon Colonel, je vous en conjure ; car la place n'est plus tenable ici depuis que le Prince a fixé sa demeure à Dresde.

« L'état de M. de Monbouchet est chaque [jour] plus alarmant. Il n'y a malheureusement aucun espoir de le sauver. La gangrène s'est manifestée d'une manière effrayante. Il conserve dans cette situation une force qui prouve que la tête partira la dernière.

« Adieu, mon Colonel, occupez-vous d'un pauvre diable qui n'oubliera jamais ce que vous avez fait et ce que vous ferez encore pour lui. Recevez l'hommage de mon respect.

« F. PIERRE [ou Peyre ?]

« P.-S. — M. Peyre est toujours ici, flânant comme de coutume. Honorez-moi d'une réponse. » (91).

(89) Notice sur cette famille bretonne dans F. SAULNIER. *Le Parlement de Bretagne*, t. II, p. 653.

(90) La signature est d'une écriture tremblée, différente de celle du reste de la lettre.

(91) Papier à lettre au filigrane : aigle de Napoléon I<sup>er</sup>.

« [Au dos :] Colonel Rapatel.

« N° 13 Norton street, Portland place, London,  
25 février 1814.

« Monsieur. Avant le départ de votre ami de Couëssin pour la Havanne, il m'a bien engagé, du moment que je pourrais apprendre où se trouve son frère Maurice de Couëssin, de vous écrire immédiatement pour vous engager à employer les moyens pour rendre à ce dernier tous les services qui dépendront de vous. Sa sœur, ici, a reçu une lettre de Maurice, de Dantzic, dans laquelle il dit être le seul Français, en sa qualité de directeur des Hôpitaux, à avoir eu la permission d'y rester depuis la prise de cette place par les Alliés. Connoissant toute votre bonne volonté pour mon cousin Louis de C., je joins ma prière à la sienne pour vous renouveler l'assurance qu'il m'a donnée que je pouvois compter sur vous, Monsieur, lorsqu'il en seroit tems. Ce moment est arrivé, je vous indique où il est, et espère, ainsi que son frère et sa sœur, que vous voudrez faire votre possible pour lui procurer la facilité de retourner dans sa famille. Agréez-en d'avance nos bien sincères remerciements. Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble serviteur. — DE BOTHEREL MORON. » (92).

Vient enfin une dernière lettre de J.-Baptiste Rapatel qui le montre activement mêlé aux négociations destinées à ramener les Bourbons sur le trône de France. Son rôle en cette affaire est amplement confirmé et précisé par le général de Rochechouart (93) qui s'en occupa lui aussi. Il cite en particulier une adresse à Louis XVIII datée du 28 janvier 1814 et un mémoire de l'empereur Alexandre dans le même sens, daté de la veille et tous deux signés du colonel Rapatel. La lettre ci-dessous fut rédigée en même temps, à Langres (94).

(92) On trouve quelques indications sur la famille de Couëssin du Boisriou dans KERVILER, *Bio-Bibliographie bretonne*. t. X, p. 467 et sur celle de Botherel de Mauron, t. IV, p. 452.

(93) *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, 2<sup>e</sup> éd. 1892. La préface est datée de 1857, p. 284-318.

(94) *Ibidem*, p. 238.

« Mon cher Dangibau. Je n'ai pas reçu votre première lettre, celle que madame Moreau m'a envoyée, je l'ai reçue il y a trois jours sans la boîte dont vous me parlez et que j'aurai dans cinq ou six jours. Je m'empresserai de suivre vos ordres à l'égard du contenu et présenterai à Sa Majesté l'ouvrage que vous m'envoyez sur mon malheureux général. Où est-il aujourd'hui ! Nous serions déjà à Paris et notre patrie auroit revu dans son sein ses anciens souverains et la tranquillité. Ne balancez pas à venir vous joindre à tous les Français qui se lèvent contre le misérable qui les opprime et qui rappellent les Bourbons. Ci-joint une lettre pour S. A. R. le duc de Berry. Je le presse d'arriver. Suivez-le. Surtout du silence sur ma lettre que je ne lui adresse pas directement parce que je crains des difficultés, mais le Conseil s'est tenu chez moi et Dijon sera en insurrection quand vous lirez celle-ci, ainsi que Lion. Nous l'avons désigné comme celui qui doit arriver et commander les vrais Français jusqu'à ce que nous puissions rappeler L[ouis] 18. Venez avec lui. Ignorez ou ayez l'air d'ignorer ce que je vous mande, s'il ne vous en parle pas. Mais s'il vous en dit un mot, au nom de Dieu, suppliez-le de venir à quelque prix que ce soit, qu'il parle comme il voudra, mais il faut un Bourbon pour montrer aux Français et c'est celui qui par sa jeunesse et son état militaire doit venir se joindre à nous.

« Adieu, faites-nous des recrues et arrivez. Il est beau d'être l'aide de camp de l'Empereur de Russie, mais il est bien beau aussi de travailler pour sa patrie et d'y être autorisé par un si... » (95).

Le feuillet suivant indique les étapes suivies par Rapatel dans la campagne de France :

« Parti de Francfort le 30 octobre, v. s. [1813]. Darmstadt, 1<sup>er</sup> décembre. Heidelberg, *id.* Dourlach, *id.* Parti de Fribourg [en Brisgau] le 26 décembre, v. s. Parti de Basle le 4 janvier [1814]. Delle, 5, Montbeillard, 6. Villersexel, 7.

(95) Cette lettre est interrompue ici, le second feuillet en ayant été retranché. L'écriture est celle du colonel Rapatel, ce que confirme sa qualité d'aide de camp de l'empereur Alexandre. Quant au destinataire, bien qu'auteur d'un ouvrage sur Moreau et conseiller influent du duc de Berry, je n'en puis dire davantage.

Vesoul, 8. Combeaufontaine, 9. (96). Faily-Billiot, 10 (97), Langres, 17. Chaumont, Bar-sur-Aube, Vandœuvre (98). Bar-sur-Seine, Troyes. Pont-sur-Seine (99). Bray (100). Retraite à Trenel (101). A Troyes. »

L'armée Schwarzenberg, après les victoires merveilleuses de Napoléon à Champaubert, Montmirail et Vauchamps (10-12 février 1814) se retirait profondément.

Finally Blücher et Schwarzenberg réunis enfoncèrent Mortier et Marmont à Fère-Champenoise, dans la Marne, et se frayèrent le chemin de Paris.

C'est là que tomba Jean-Baptiste Rapatel. Son frère a tracé d'un pâle crayon sur un calepin de portefeuille, legs de Moreau à Jean-Baptiste Rapatel, ces lignes laconiques : « J'ai été présenté à Alexandre, empereur des Russies, le 28 avril 1814, et lui ai témoigné ma reconnaissance pour les bontés dont il a comblé mon frère Baptiste Rapatel, son aide de camp, mort à son service à Fère-Champenoise le 25 mars 1814. »

On lit en marge de l'exemplaire que nous avons cité de *l'Eloge funèbre de Moreau* (102) et à la suite d'une note de Baptiste Rapatel, ces quelques lignes qui relatent les circonstances de la mort du colonel : « Cette note est de la main du colonel Rapatel qui reçut le dernier soupir de son Général. Lui-même a péri aux portes de Paris en s'avancant seul pour faire cesser la lutte héroïque d'une troupe de braves qui, entourés par des forces supérieures, désespérant de vaincre, voulaient du moins mourir avec gloire. « Mes amis, mes compatriotes, leur cria-t-il, cessez de combattre ; vous avez acquis l'honneur. Alexandre vous rendra de suite la liberté. » A peine il acheva, frappé de deux balles il meurt ! Il a été honoré des regrets de l'Empereur de Russie dont il était devenu aide de camp à la mort

(96) Haute-Saône, arr. Vesoul.

(97) Fays-Billot, Haute-Marne, arr. Langres.

(98) Vandœuvre-sur-Barse, Aube, ar. Bar-sur-Aube.

(99) Aube, arr. Nogent-sur-Seine.

(100) Bray-sur-Seine, Seine-et-Marne, arr. Provins.

(101) Trainel, Aube, arr. et c<sup>on</sup> Nogent-sur-Seine.

(102) Page 31 de l'exemplaire de M. le colonel Duburquois.

de Moreau. Il combattit la tyrannie et mourut pour sauver des Français. » (103).

La main qui a tracé les deux fragments que je viens de transcrire me paraît être la même. C'est celle d'un frère de Baptiste Rapatel, le capitaine Rapatel, qui, combattant contre l'armée des Alliés, fut fait prisonnier dans la bataille même où son frère fut tué (104).

## X

## EPILOGUE

« Madame. Monsieur le Colonel Rapatel votre frère, en partant de Pétersbourg en 1812 pour rejoindre l'armée, me laissa trois malles et le titre ci-joint N° 1 sur papier timbré. A son retour, en octobre 1813, lorsqu'il accompagna le corps de son digne chef, le héros Moreau, il reprit les malles et le titre.

« Le 15 octobre, quittant Pétersbourg pour la troisième, hélas ! et pour la dernière fois, il ne me remit plus que deux malles à lui appartenantes, avec deux autres, etc., d'effets à son Général, ainsi que vous le verrez par sa lettre également ci-jointe N° 2. Pour ce qui est des renseignements que vous désirez avoir sur les affaires, je ne puis, Madame, vous en donner aujourd'hui, vous en jugerez vous-même par les mêmes papiers cy-joints.

« Le colonel Rapatel, en me remettant les quatre malles, ne les avait point cachetées. Je me vis obligé, Madame, d'y mettre le mien et telles, Madame, que dans sa confiance, il me les remit, je les ai remises, à mon tour, avec les effets de M<sup>me</sup> la Maréchale Moreau (105) à MM. les frères Livio, ban-

(103) Ce récit est passé dans l'*Histoire de la campagne de 1814* par A. de Beauchamp.

(104) Le général de Rochechouart parle longuement de cet épisode tragique, o. c.. p 313-318. Qui était ce capitaine Rapatel ? Selon les Archives historiques de l'armée que M. Marc-André Fabre a bien voulu consulter une fois de plus pour moi, ce ne peut être François Rapatel, ni Auguste, ni Paul, ni Joseph, ni Prosper ; restent les deux chirurgiens Pierre et Olivier, et enfin Louis-Marie dont nous ignorons la destinée.

(105) En juin 1814 Louis XVIII accorda à M<sup>me</sup> Moreau le titre et les honneurs auxquels elle aurait eu droit si son mari eût été maréchal de France.

quiers de cette ville, qui se sont chargés de les expédier directement à cette Dame.

« Nous ne nous sommes connus que fort peu de tems, Madame, avec feu votre frère, mais assés pour nous estimer, nous vouer mutuellement une amitié à toute épreuve et me faire vivement regretter sa perte aujourd'hui.

« Que n'a-t-il pu, ce brave Rapatel, survivre à cette guerre désastreuse mais si glorieusement terminée par le magnanime Alexandre ? Que n'a-t-il pu jouir des bienfaits de la paix ? et des récompenses dues à des services aussi signalés que l'ont été les siens ! Mais la Providence en a voulu autrement. Consolés-vous, Madame... il est mort, cela est vrai, mais il est mort pour la Patrie et non pour le Corse.

« Agréés, Madame, à cette occasion, l'assurance de mon respect et celle de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur. — TIRAN, major (106).

« Saint-Pétersbourg, ce 19 juin 1814 (*sic*).

« P.-S. — Pardonnés-moi, Madame, j'allais presque oublier de vous accuser la réception de votre lettre de Paris, 7 juillet (107). C'est un effet des embarras dans lesquels elle m'a trouvé après un assés grand voyage que je venais de faire.

« [Au dos :] A Madame, Madame Hüe, née Rapatel, rue des Dames, à Rennes. Recommandé aux soins de Madame la Maréchale Moreau. »

Il subsiste quelques objets du colonel Jean-Baptiste Rapatel et du général Moreau, transmis par le premier à sa sœur, M<sup>me</sup> Hüe.

Du colonel provient une cassette de campagne en fine ébénisterie, s'ouvrant pour former pupitre. Il s'y trouvait ses décorations dont le colonel Duburquois a fait don au Musée de Rennes.

(106) Sur Tiran, voir plus haut le testament de B. Rapatel du 18 octobre 1812.

(107) Je suis porté à croire que la lettre de Tiran est réellement du 19 juin 1815, et celle de M<sup>me</sup> Hüe du 7 juillet 1814 après la mort de son frère. Ayant eu connaissance du testament de Baptiste Rapatel elle dut naturellement écrire à Tiran pour en obtenir l'exécution.

Les souvenirs du général Moreau, en la possession de la famille Loysel, sont plus nombreux :

1. Une bourse de cuir rouge formée d'un carré se repliant sur lui-même.

2. Un petit portefeuille de cuir rouge, à fermoir d'or. Une miniature d'Isabelle Moreau est fixée à l'intérieur.

3. Un cachet brsloque d'or dont le manche affecte la forme de deux pistolets à pierre entrecoisés, garnis chacun d'un rubis et d'une émeraude, la boucle qui permet de le suspendre est garnie de feuilles de chêne. La gravure I. M. est sur un cristal de roche en forme de médaillon. Au dedans est placée une grosse tresse en cheveux d'Isabelle encadrée par deux nœuds en cheveux du général Moreau. Sur le pourtour sont serties des pierreries dont l'initiale forme le nom de la fille du général : Iacinte, Saphir, Améthiste, Brillant, Émeraude, Labrador, Lapis-lazulli, Émeraude. Des feuilles de chênes contournent ce médaillon dont le sommet est godronné. La ciselure est d'une grande finesse. Un historien du général rapporte qu'après la paix de Lunéville, Bonaparte offrit à Moreau une paire de pistolets garnis de diamants, disant qu'il aurait voulu y faire graver toutes ses victoires, mais qu'on n'y eût pas trouvé assez de place (108).

4. Un portrait de Moreau sur son lit de mort, miniature ovale sur ivoire ; le revers est garni de cuir rouge violet. Le fond de la peinture est vert sombre. Des rideaux l'encadrent. Seul le buste est visible. Le général est vêtu d'un uniforme bleu à grand col rouge, boutons d'or, sans épaulettes. La poignée du sabre apparaît, étendu sous le bras gauche. Moreau est vu de profil, visage vers la gauche ; le nez est grand, fin, légèrement arqué, les joues creusées, le front tiré, les cheveux châtain, abondants, ainsi que les favoris. La tête repose sur un oreiller garni d'une branche de laurier attachée par un ruban rouge. A l'entour on lit cette inscription : « Peint d'après nature par Fritz Sütgen-dorf. 1813. » Cette image semble d'une ressemblance saisissante (reproduction ci-dessus, p. 137).

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.

(108) *Moreau et ses victoires...* par G. et P. C., 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1815, p. 58.